

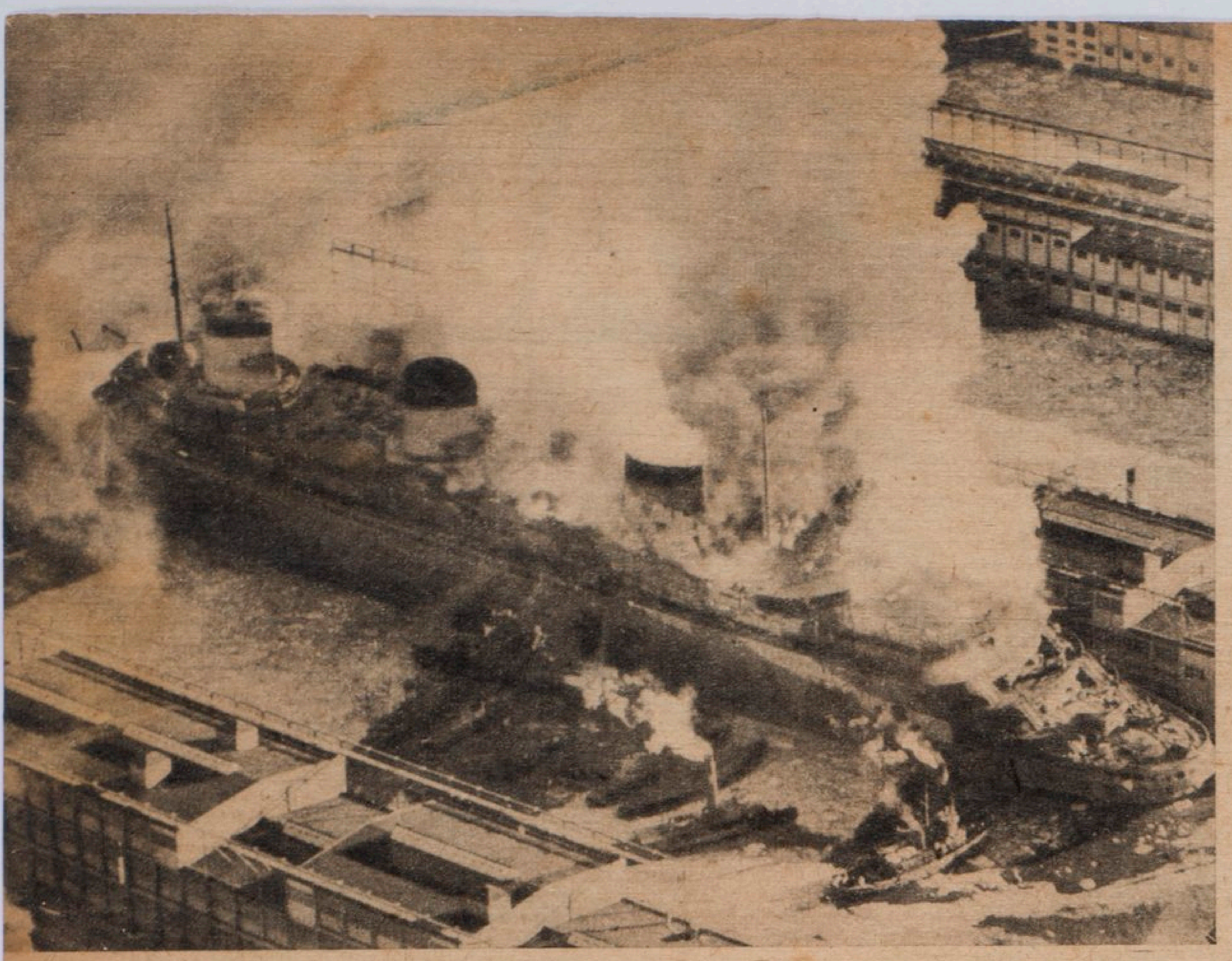
LE ROI PILOTE

(Voir page 5)

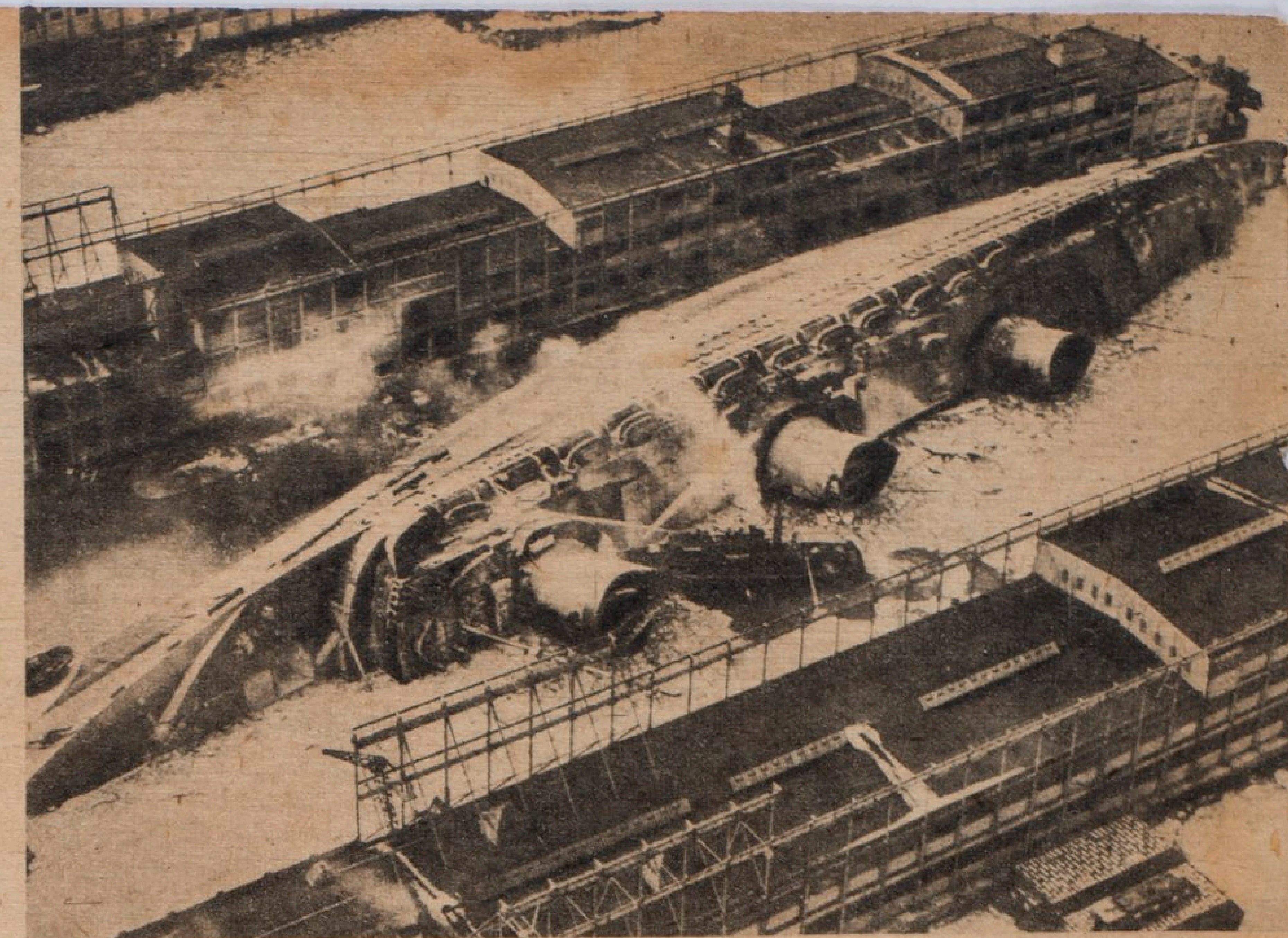
30 millièmes

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 734 — LE CAIRE (EGYPTE)
3 OCTOBRE 1943



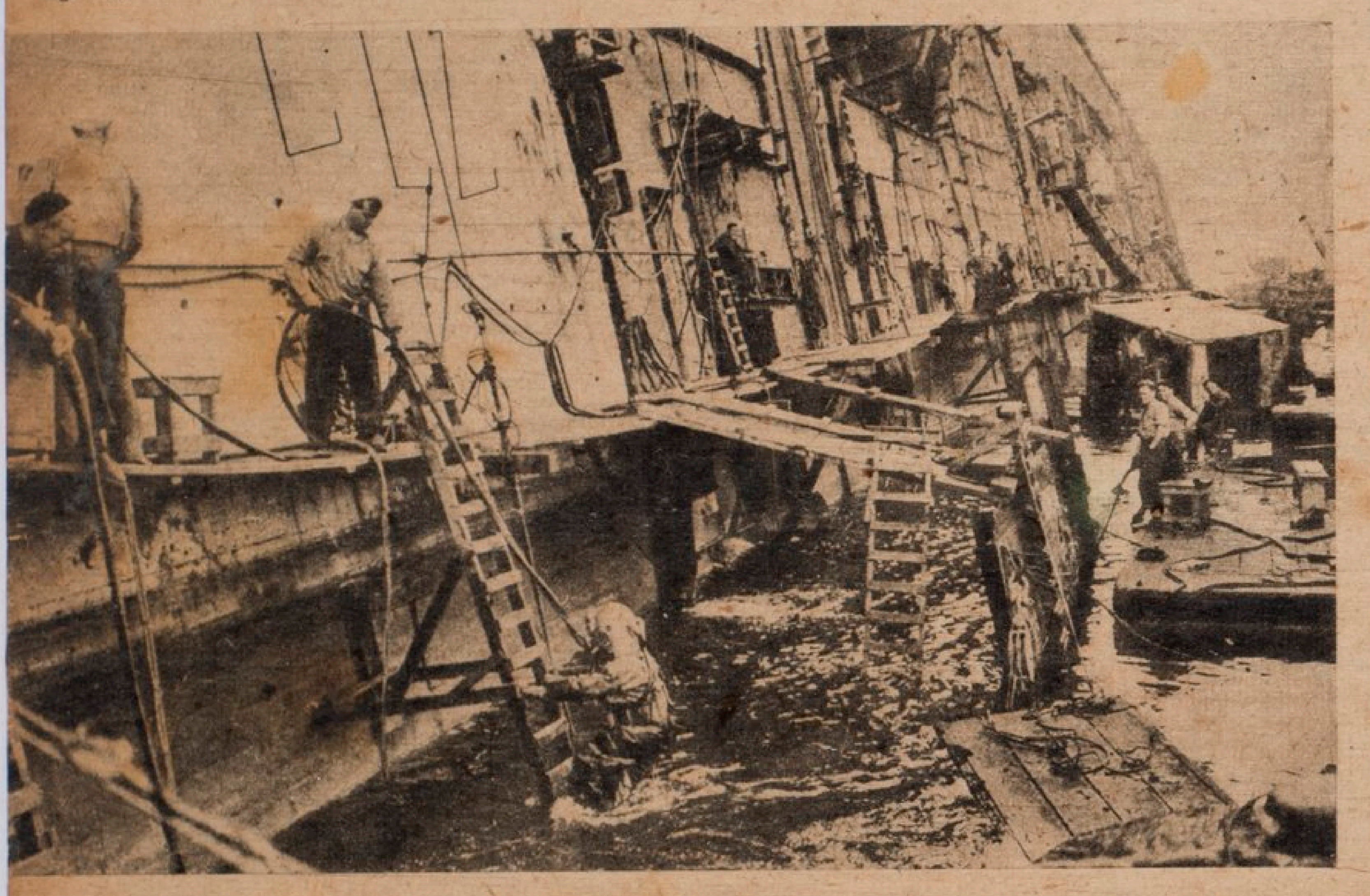
Le « Normandie » en proie aux flammes dans le port de New-York. Le sinistre fut complet.



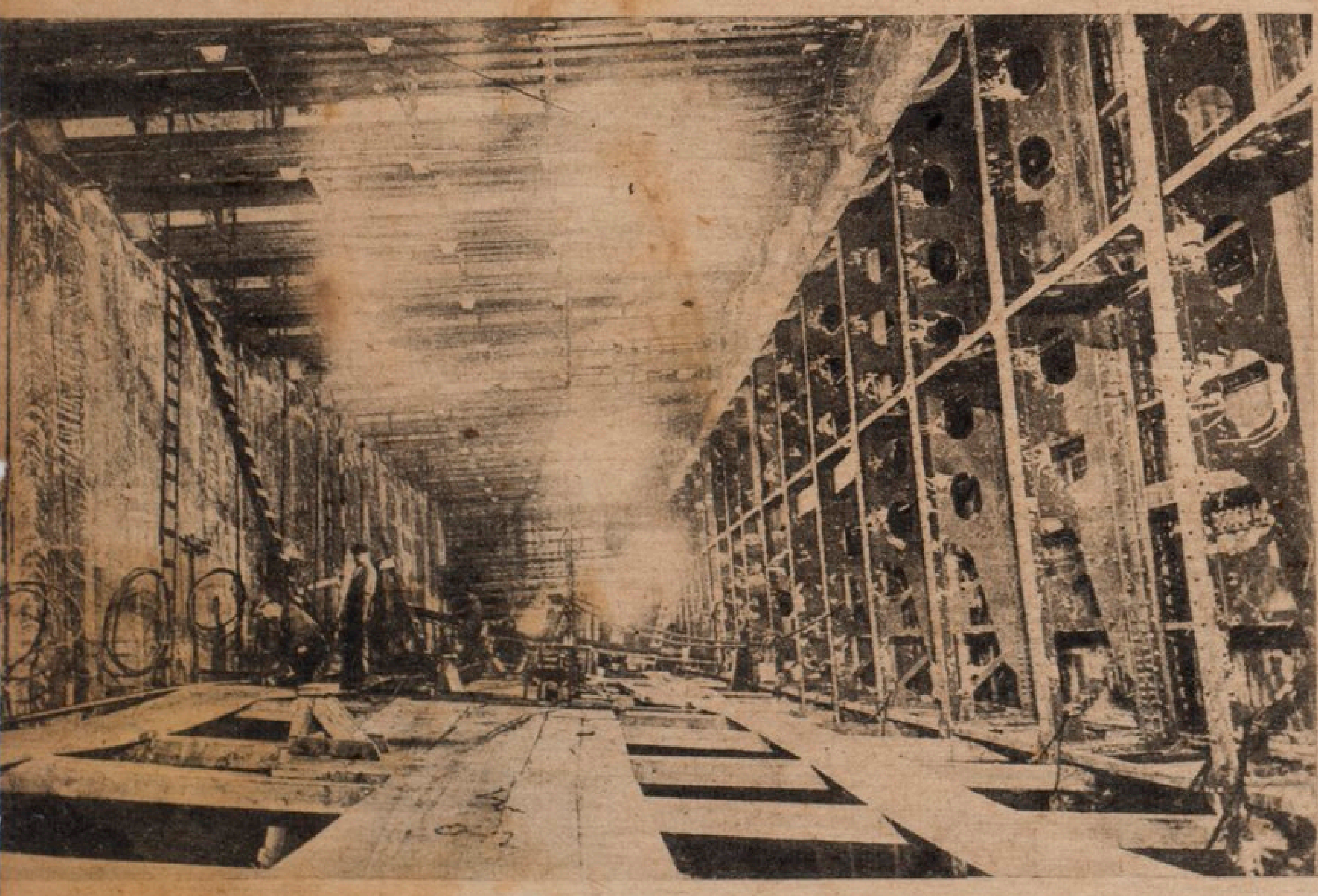
Le lendemain du sinistre, ainsi qu'une bête blessée, le navire repose sur le flanc.

LE RENFLOUEMENT DU « NORMANDIE »

L'ex-transatlantique « Normandie » qui avait été incendié le 10 février 1942 avait coulé. Les Américains s'étaient attelés immédiatement à la tâche et ils ont aujourd'hui complètement renfloué ce grand paquebot de 80.000 tonnes qu'ils ont rebaptisé sous le nom de « Lafayette ». Au début d'août 1943, les travaux de renflouement étaient à ce point avancés, que des pompes aspirantes vidèrent le navire de l'eau qu'il contenait. Son inclinaison diminua progressivement de 40 degrés. Quatre mois après, il flottait normalement, et il ne reste plus qu'à l'adapter au service de guerre.

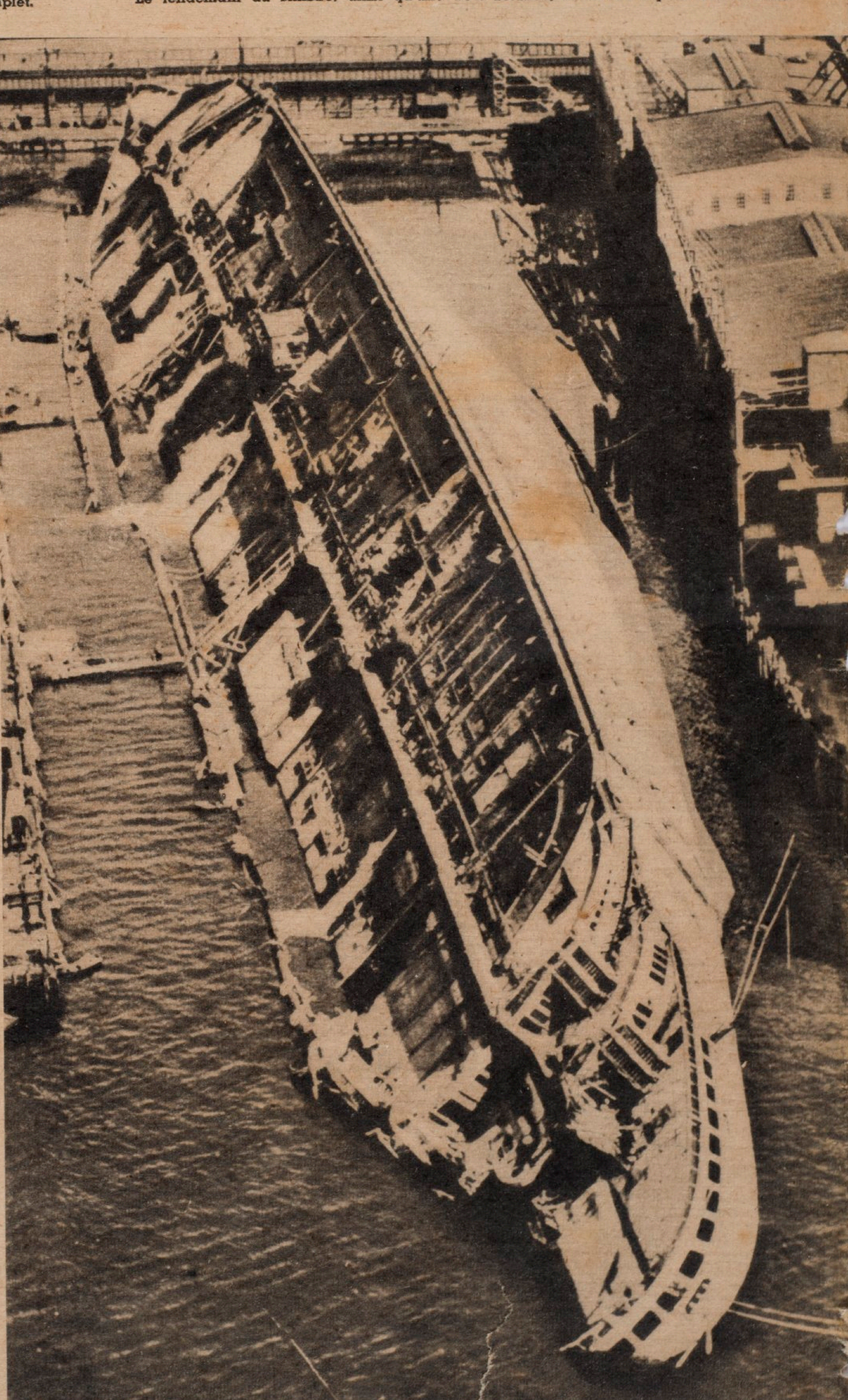


Les plongeurs descendent à l'eau pour s'adonner aux travaux de renflouement.



A l'intérieur du paquebot, les travaux se poursuivent activement.





Grâce aux pompes aspirantes, le paquebot se redressera. 50.000.000 de £ seront sauvées.

On voit ci-dessus le navire incliné, mais suffisamment relevé pour être dégagé de la vase.

L'ECRAN DE LA SEMAINE

PERSPECTIVES D'HIVER

La retraite allemande en Russie a dépassé les prévisions les plus optimistes. Un spécialiste des questions militaires avait exprimé l'opinion, il y a trois semaines, que l'Armée Rouge atteindrait difficilement toute la ligne du Dniepr avant l'hiver. Mais la ligne allemande sur ce fleuve a déjà craqué et les nazis abandonnent sur le champ de bataille, comme ils le firent dans le désert occidental, une grande quantité de matériel lourd. Même s'il s'agit d'une importante rectification de lignes, qui est sans aucun doute pour les Allemands une solution de sagesse, ce nouvel affaiblissement de la Wehrmacht ne sera pas sans effet sur les opérations futures.

Ainsi, il est vraisemblable que le haut commandement allemand, cédant à toute considération de prestige, ait décidé, ou se soit trouvé dans l'obligation, de rétrécir le front de l'Est de façon à l'adapter à une stratégie défensive moins onéreuse. Il est question même de la ligne Riga-Odessa qui marque la limite orientale de la « Forteresse Européenne ». Indépendamment des pertes considérables en matériel qu'entraîne un repli effectué sur une aussi grande échelle, l'on doit tenir compte aussi de l'importance du terrain abandonné. Ce sont les parties les plus riches de la Russie que Hitler est en train de lâcher, morceau par morceau, et celles où la population est la plus dense. Ce déficit pour les nazis est par contre un enrichissement substantiel pour les Russes, qui ouvre les meilleures perspectives sur le développement de leurs possibilités offensives.

La propagande allemande a exploité entretemps deux thèmes dont la vanité est évidente. Elle déclare tout d'abord que le rétrécissement du front permettra une défense plus concentrée et alourdira l'effort de l'ennemi. Curieuse logique qu'une frontière borne ! S'il est vrai que sur une ligne Riga-Odessa les Allemands auront un front moins étendu à défendre, il est non moins exact qu'ayant un front plus réduit à attaquer, la puissance de choc russe en sera accrue. Ajoutons pour être objectif que si les lignes de ravitaillement nazies seraient plus courtes, elles continueront toutefois à passer par des territoires occupés hostiles, tandis que les Russes attaqueraient non seulement à partir de leur propre sol, mais ils auront recouvré de plus la meilleure partie de leurs réseaux ferroviaires, ce qui facilitera et activera de façon très appréciable leurs communications stratégiques. Ce facteur est d'une grande importance, et l'on sait que la densité du réseau ferroviaire soviétique va en s'accentuant de l'Est à l'Ouest.

Le deuxième thème de propagande nazie destiné à relever le moral sans doute défaillant du peuple allemand a été lancé il y a une semaine par les journaux berlinois. Il fait prévoir une grande offensive d'hiver contre la Russie. Ce faisant, les services du Dr Gœbbels sont peut-être sincères. Une grande offensive avait été également prévue pour le début de cet été. Déclenchée entre Kursk et Orel, elle a eu le dénouement que l'on sait...



LA NOUVELLE RETRAITE DE RUSSIE

La retraite allemande s'accentue, et dans sa résistance désespérée sur le Dniéper, von Mannstein est obligé d'abandonner des masses d'équipements lourds. Tandis que les troupes soviétiques avancent rapidement en direction de Gomel, des combats se poursuivent avec une rare violence entre Kiev et Zaporozhe. D'autre part, la ville de Dniépropétrovsk est menacée par une triple poussée sur la rive gauche du fleuve. Enfin, l'Armée Rouge aurait établi des têtes de pont entre Kiev et Cherkassy et une offensive décisive est prête à être déclenchée sur tous les fronts à la fois. Un coup d'œil sur cette carte nous montre quelles sont les visées russes. Tout d'abord, au nord, Riga, dont la position sur la mer Baltique est de première importance. Au centre, les poussées russes ont comme but la frontière polonaise, et au sud-ouest, en passant par Odessa, la Roumanie. Relevons que le Kouban a été entièrement libéré, rendant possible une attaque contre la Crimée. Les Russes maîtres de la presqu'île pourraient constituer une grave menace pour la Bulgarie.

Kiev

CAPITALE DE L'UKRAINE

Cette documentation sur Kiev a été extraite d'une étude de M. Dimitri Flamburiari, Russe résidant en Egypte.

Kiev, qui est la capitale de la République Soviétique ukrainienne, est aussi le sanctuaire de la religion orthodoxe russe. A en croire les mémoires laissés par certains moines russes, cette ville fut fondée par Kiy, chef de la tribu des « Polianes » qui habitaient cette région du Dniepr.

Elle fut, depuis la fin du Xe siècle jusqu'en 1246, capitale de la « Russie Kievienne », premier Etat russe qui s'étendait de la Baltique à la mer Noire, et des Carpathes jusqu'à la Volga. Elle peut donc être considérée comme le berceau de la nation russe. C'est à Kiev, d'autre part, que le prince-soleil Vladimir abolit le paganisme et convertit en 958 son peuple au christianisme. Durant les combats que Vladimir livra en Crimée aux Grecs, le prince assista à l'exécution d'un prisonnier de guerre, qui mourut le sourire aux lèvres en invoquant le nom de Dieu. L'attitude de ce prisonnier impressionna fortement le prince et le décida à remplacer les idoles par ce Dieu inconnu qui avait une telle emprise sur les âmes.

La décision du prince fut bientôt connue à l'étranger, et les missionnaires de différents cultes vinrent en Russie. Méfiant, Vladimir envoya des ambassadeurs dans tous les pays voisins pour se rendre compte d'eux-mêmes des diverses religions professées. De cette compétition religieuse, les Grecs sortirent victorieux. L'envoyé extraordinaire russe à Constantinople, qui assista à une messe solennelle célébrée par le patriarche, fut ébloui par le faste du culte orthodoxe, les splendeurs de Sainte-Sophie et les chants mélodieux. A son retour à Kiev, il se répandit en louanges sur le culte grec-orthodoxe et dit au prince : « Je me croyais au ciel et Dieu lui-même semblait être parmi nous. »

Seules, peut-être, des raisons politiques pouvaient encore faire hésiter Vladimir quant au choix d'une nouvelle religion. Pourtant, d'autres considérations, des raisons sentimentales, précipitèrent les événements.

Vladimir était épris de la belle princesse Hélène-Anna, sœur des empereurs byzantins Basile et Constantin, et leur demanda sa main. Défaits en Crimée par le puissant prince russe, ces derniers préférèrent s'allier à lui et lui accordèrent la main d'Anna à condition qu'il se convertisse au christianisme. En 958, Vladimir et toute son armée embrassèrent la religion orthodoxe et, à son retour à Kiev, il ordonna de jeter dans le Dniepr toutes les idoles.

Par la suite, les Tartares anéantirent la Russie kievienne, sur les ruines de laquelle deux Etats se formèrent : la Moscovie et la Galicie.

Kiev, entre temps, à peine reconstruite, fut de nouveau mise à sac par les Cosaques. En 1659, elle devint la capitale d'une province polonaise, mais en 1686 les Polonais la cédèrent à la Russie et Pierre le Grand y construisit une formidable forteresse. Par extension, la Moscovie devient la « Grande Russie », et la Russie kievienne, la « Petite Russie », berceau véritable de la Russie moderne, appelée aussi Ukraine.

Avant la révolution de 1917, Kiev était la ville principale du département du même nom. Située sur la rive droite du Dniepr, elle se trouve à près de 900 kilomètres de Moscou. La ville est bâtie sur plusieurs collines dont les ravins servirent à tracer les rues. Certaines parties sont traversées par de nombreux ruisseaux et rivières et sont souvent inondées pendant la crue du Dniepr.

Kiev a un périmètre de 50 kilomètres environ et constitue le centre administratif, intellectuel et religieux de toute l'Ukraine. Ses églises nombreuses sont anciennes et célèbres.

La semaine

La prise de Smolensk par les Russes a été la grande victoire de la semaine. Le bastion important qui avait arrêté les Allemands pendant plusieurs semaines au début de la guerre germano-russe a été occupé, malgré l'opposition allemande, en deux jours.

Faut-il en déduire que la Wehrmacht a perdu le contrôle de la situation et que, débordée de toutes parts, elle ne parvient même pas à mener des combats d'arrière-garde pour organiser sa retraite ?

On ne saurait l'affirmer. La retraite allemande est, certes, effectuée sous la pression très violente du maréchal Staline, mais ce n'est pas encore la déroute complète qui ouvrira les chemins de l'Allemagne.

●

Pour comprendre l'enthousiasme que soulève en Russie chaque nouvelle victoire de l'Armée Rouge et pour se pénétrer de la signification profonde des canons qui tonnent à Moscou, on ne doit pas perdre de vue que les succès militaires se traduisent pour le peuple russe par des milliers de localités libérées et des centaines de milliers de Russes sauvés de l'emprise allemande.

Et cette belle Ukraine qui revient à la mère-patrie est la riche terre à blé qui redonnera plus tard du pain à toute la Russie. Pour les Russes qui ont souffert de la faim, malgré les envois substantiels des Anglo-Américains, la marche en avant des armées de Staline est une délivrance.

●

La chute de Smolensk laisse entrevoir une rectification de la ligne du front de Léningrad qui amènera les Russes à proximité des frontières des Etats baltes et de la Pologne.

Par ailleurs, la prise de Foggia et de ses aérodromes en Italie méridionale met à la portée des bombardiers alliés tout le sud de la forteresse hitlérienne.

En se rapprochant de toutes parts de l'Allemagne, les Alliés et les Russes pourront mener contre elle une guerre aérienne sans merci.

Non seulement l'ombre des bombardiers planera sur tous les objectifs d'Europe, mais leur tâche sera facilitée par la dispersion forcée des moyens de défense allemands et en particulier de l'aviation de chasse. Les chasseurs de Gœring ne pourront plus être massés face à l'Angleterre. Ils devront parer aux coups quotidiens venant du nord, de l'est et du sud. Cette observation du major général Royce, commandant des forces américaines dans le Moyen-Orient, méritait d'être relevée.

●

Les îles occupées récemment par les Alliés (Samos, Léros et Cos dans la mer Egée et la Sardaigne et la Corse en Méditerranée occidentale) mettent à la portée des chasseurs et des chasseurs-bombardiers alliés de nouveaux territoires occupés par l'Allemagne.

Rhodes, la Crète et une partie de la Grèce d'un côté, et la France méridionale de l'autre sont donc susceptibles de devenir sous peu les théâtres de nouvelles opérations amphibies alliées.

Les premières difficultés rencontrées à Salerne ont souligné, une fois de plus, le rôle primordial de l'ombrelle des chasseurs dans toute opération de débarquement. Il est évident que cette ombrelle ne fera pas défaut si les Alliés décident d'effectuer un nouveau débarquement.

●

La bataille du Pacifique continue à être marquée par des succès américains et australiens. Cette guerre ingrate, « énervante » pour le soldat, indique que la bataille d'Extrême-Orient en est encore à sa phase préparatoire. L'offensive terrestre contre le Japon ne commencera que le jour où Lord Mountbatten lancera l'armée des Indes à l'assaut de la Birmanie.

Le Japon n'est vulnérable que par la Chine, et pour sauver la Chine, l'approvisionner et en faire une base d'attaque, IL FAUT que la route de Birmanie soit occupée.

J. A.

HERRIOT de FRANCE

par C.J. FERNAND-LAURENT

Cet article émouvant, dû à la plume de C.J. Fernand-Laurent, est un portrait de l'homme qui fut président du Conseil français à plusieurs reprises et membre d'innombrables ministères. La nouvelle jusqu'ici non confirmée de la mort d'Edouard Herriot ajoute encore à son actualité.

Ainsi que le dit M. Fernand-Laurent, Edouard Herriot était Président de la Chambre quand l'effondrement de la France eut lieu, et depuis lors il refusa de quitter le pays, soutenant que, comme chefs des deux Chambres, lui et le Président du Sénat, M. Jeanneney, représentaient la Constitution française et devaient la préserver. Il y a quelques mois, les nazis le déportèrent en Allemagne.

M. Fernand-Laurent était un député de droite. Il quitta son pays en décembre dernier et il réside actuellement aux Etats-Unis. Cet hommage rendu au président Herriot d'un homme qui n'appartenait pas au même bord politique que lui n'en a que plus de signification. Dans l'épreuve, la France est une et irréductible.

Comme je commence à écrire sur M. Herriot, je ne puis m'empêcher de faire un retour sur le passé et d'évoquer sa physionomie lorsqu'il représentait le pouvoir d'une France encore libre. Ma mémoire me reporte au Palais-Bourbon à Paris, à 3 heures d'un après-midi. Je revois les gardes républicaines parfaitement alignées sur le parquet brillant de la Salle des Pas Perdus, le regard tendu d'attention. J'entends encore le bref commandement : « Présentez... armes ! » Les tambours battent. Entre une double rangée de baïonnettes, le président Herriot, en redingote et cravate blanche, un haut-de-forme à la main, avance lentement. Il s'arrête en face de l'officier commandant le détachement et s'incline. L'officier salue avec son épée. « Cedant arma togæ » — l'armée rend hommage au représentant de la nation.

Combien les choses étaient différentes en 1941 et en 1942 !

PREMIERE RENCONTRE

Pendant l'automne de 1941, je demandais au président Herriot si je pouvais lui rendre visite. « Brotel est à la fin du monde, me répondit-il, vous mettrez du temps à me trouver. » Mais je rétorquai que je le ferais tout de même ; et ayant obtenu, par la plus rare bonne fortune, et après de nombreuses difficultés, une auto, de l'essence et un chauffeur digne de confiance, je me mis en route pour Brotel, maison de campagne du Président, près du minuscule village de Hyères-sur-Ambie.

C'est dans la bibliothèque de sa rustique villa que le président Herriot me reçut. Je ne l'avais point vu depuis la dernière session de la Chambre des Députés, en avril 1940, soit dix-huit mois auparavant. Je trouvais qu'il s'était beaucoup amaigri et que son visage était pâle. Quand il me vit, il ne dit pas un mot, mais il ouvrit ses bras, et nous deux qui avions été si souvent en opposition dans l'arène politique, nous nous étreignîmes longuement. Dans le passé, nous avions été des adversaires courtois mais résolus ; aujourd'hui, unis par notre souci patriotique, nous étions des alliés encore plus résolus.

Après le repas qui avait été préparé par la fidèle servante du Président, la légendaire Césarine, je laissai le Président me verser quelques gouttes d'une bouteille d'un vieux cognac qui était presque vide ; et, souriant philosophiquement, il mesura sa propre part parcimonieusement. C'était un souvenir de la France heureuse que nous évoquions si bien, et il devait être économisé. Puis nous commençâmes à parler de notre infortuné pays.

Herriot prit sa fameuse pipe, la bourra lentement et dit :

« Qu'est-il advenu de nos collègues ? Avez-vous vu tel et tel ? Et tel autre ? et tel autre encore ? »

Quand je lui parlais de la magnifique attitude de certains d'entre eux et de l'infâme compromission des autres, il haussa les épaules philosophiquement.

« Que pouvait-on attendre ? dit-il. Ils ont fait leur choix. Ils ont préféré vivre... et vivre bien. »

Puis il ajouta malicieusement : « C'est l'occasion ou jamais de citer votre Juvénal : « Et propter vitam... »

Ciel ! comme cela était loin ! Il me rappelait un vieux souvenir de ma carrière parlementaire. Voici de nombreuses années, je montai à la tribune du Palais-Bourbon ; derrière moi, assis dans le fauteuil présidentiel, Edouard Herriot dominait la Chambre ; en face de moi, sur les bancs ministériels, se trouvait Léon Blum que j'étais en train d'attaquer. Je venais de finir mon discours par une citation du vers de Juvénal : « Et propter vitam, vivendi perdere causas ». (Pour vivre, perdre ce qui est la raison d'être de la vie).

M. Léon Blum m'interrompit brusquement.

— M. Fernand-Laurent, vous venez de commettre une erreur. Ce vers n'est pas de Juvénal.

— De qui est-il, alors ?

Après un moment d'hésitation, M. Blum répondit :

— Sénèque.

— M. le Président du Conseil, vous êtes dans l'erreur. Ce vers est de Juvénal, et je le parie contre votre gouvernement.

Je me tournais alors vers le président Herriot.

— M. le Président, je vous demande d'arbitrer ce différend.

Et Herriot, très amusé, répondit :

— Je ne suis pas en mesure de donner une opinion. La session est ajournée.

Au cours de l'ajournement, tout le monde se rua vers la bibliothèque. Des paris furent faits, certains avec une aveugle confiance dans le jugement de Blum.

Herriot demanda une anthologie des écrivains latins. Mais ses recherches furent vaines. Sûr de ma citation, je suivais cette animation avec gaieté, puis je mis fin à la discussion en apportant à Herriot... le dictionnaire Larousse ! Il me donnait raison.

Quand nous retournâmes à la Chambre, Léon Blum vint à moi et me serra la main. (C'était la première fois.)

— M. Fernand-Laurent, vous avez gagné. Pour une fois, ma mémoire m'a abusé.

— Si j'ai gagné mon pari, dis-je en riant, tout ce qui vous reste à faire, c'est de vous démettre.

L'évocation de cet incident avait égayé l'atmosphère pour un moment, mais ni M. Herriot ni moi n'avions le cœur à la plaisanterie.

Des larmes lui montèrent aux yeux. Il mit sa main dans la mienne et, se penchant vers moi, me dit sur un ton différent :

— Savez-vous qu'ils ont guillotiné C. ?

C. avait été un de nos collègues communistes, un vétéran de la Grande Guerre, père de cinq enfants. J'avais appris sa mort, mais j'en ignorais l'horrible manière.

« Oui, poursuivit Herriot, guillotiné, comprenez-vous ? Guillotiné pour des raisons politiques, et guillotiné par des Français. »

Comment pouvait-on manquer d'en rejeter la responsabilité sur le gouvernement de Vichy ? Et le nom de Darlan vint naturellement à nos lèvres.

LE ROI DES TRANSFUGES

« Ecoutez-moi, mon cher Fernand-Laurent, dit le Président. Je veux vous raconter quelque chose sur Darlan. L'on ne peut savoir ce que l'avenir nous réserve. Je puis disparaître... Vous êtes plus jeune que moi ; aussi je vous dis ceci, non pas comme un secret, mais comme un fait historique que je vous charge de faire connaître.

« Le voici. L'après-midi du 15 juin 1940, j'étais à Bordeaux. Les sénateurs et les députés continuaient d'arriver dans la ville, déjà si surpeuplée. Jeanneney (le Président du Sénat) et moi, nous ne savions où les mettre. Puis j'eus une idée : il y avait des navires de guerre dans le port de Verdon, pourquoi ne pas les utiliser temporairement pour hospitaliser les membres du Parlement ? J'appelais notre collègue Campinchi, ministre de la Marine. Campinchi dit que malheureusement il était trop occupé pour venir me voir, mais qu'il m'enverrait son chef d'état-major, l'amiral Darlan. Une demi-heure plus tard, Darlan arriva et me dit ces mots :

« — M. le Président, votre requête est parfaitement naturelle, et en toute autre circonstance, je serais heureux d'accéder à votre désir. Mais j'ai besoin de tous mes bateaux. Ils sont sur le point d'appareiller. Avec une flotte non défaite, je veux poursuivre le combat. Je ne suis pas comme ces deux misérables créatures (Pétain et Weygand) ; je ne reconnaîtrai aucun armistice.

« Darlan, très excité, continua à expliquer avec véhémence que Toulon pouvait et devait être défendu. Je le remerciai et le félicitai. »



Edouard Herriot, dont l'annonce de la mort (quoique non confirmée) a ému les admirateurs de ce grand Français qui, dans les heures les plus sombres de son pays, n'a jamais voulu se plier aux exigences de ses ennemis.

Le président Herriot poursuivit : « Cela, vous vous le rappelez, eut lieu le samedi 15 juin. Le jour suivant, je me trouvais dans le bureau du président Lebrun avec Paul Reynaud, qui était venu présenter sa démission. Le maréchal Pétain fut annoncé. Il venait pour remettre au Président de la République la liste du nouveau gouvernement, le gouvernement qui devait signer l'armistice. Et qui vis-je à côté de Pétain ? Darlan qui avait accepté un poste de ministre dans ce gouvernement formé en vue de la capitulation, un poste de ministre, à côté de « ces deux misérables créatures », **vingt-quatre heures seulement après m'avoir fait la déclaration précitée. »**

JUIN 1942

En juin 1942, j'allais voir M. Herriot de nouveau.

— Je ne vous attendais pas de sitôt, me dit Madame Herriot à mon arrivée. Mon mari est dans le petit bosquet derrière la maison, en train de cueillir des champignons. Si vous voulez le rencontrer, il n'y a qu'un pas à faire. Vous ne pouvez pas le manquer.

Après cinq minutes de marche, je rencontrais le Président. Il vint vers moi lentement, plutôt même lourdement ; puis il me reconnut, son visage s'éclaira d'un rire bienveillant. Le Président était ému, mais il n'en voulait rien laisser paraître.

« Regardez, me dit-il, ce que j'ai cueilli en deux heures. » Il défit le mouchoir qu'il tenait dans la main et découvrit trois grands champignons bruns. « Je n'ai pas eu beaucoup de chance ce matin. »

Nous marchâmes quelques pas de plus, puis Herriot s'arrêta soudainement.

« Oh ! mon ami, que d'ennuis nous avons connus depuis notre dernière rencontre ! »

Il posa sa main sur mon épaule et me regarda en face.

« Quel enfer je traverse actuellement !... Mais allons, vous devez mourir de faim. Venez partager notre repas. Nous avons tué notre dernier lapin, je crois. Mais j'ai encore une vieille bouteille... et regardez, ajouta-t-il dans un sourire, nous avons mes champignons ! »

Comme nous marchions, je ne pouvais m'empêcher d'évoquer la luxueuse table du Palais-Bourbon et les mets fins des fameux repas du Président. Et ici, dans ce petit bosquet, côte à côte, nous essayions de dissimuler notre émotion l'un à l'autre, hésitant à parler du seul sujet cher à nos cœurs : la France.

LE PAVILLON DE L'INGRATITUDE

Nous atteignîmes la maison. Il poussa la porte de bois de la cour. A notre droite se trouvait une petite bâtisse avec deux fenêtres.

« Regardez, dit Herriot, la maison du gardien. » Son visage s'anima d'ironie. « Je l'appelle le « Pavillon de l'Ingratitude ». Ecoutez cela, mon ami. Après la réunion de l'Assemblée Nationale, je passais quelque temps à Lyon. Puis, je vins ici un beau matin de septembre pour vivre dans une complète solitude. Mais un visiteur fut annoncé. Un homme se présenta à moi, qui paraissait très mal à l'aise. De la tête aux pieds, il sentait le policier. Il était embarrassé en m'expliquant qu'il était venu de Vichy... qu'il était un commissaire de police... qu'il avait reçu l'ordre de loger, lui et deux autres gardiens, dans ma maison.

« — Ainsi, lui dis-je, je suis votre prisonnier.

« — Non, mais...

« — Alors je suis libre ?

« — Certainement, mais...

« — Je comprends. Comme l'« Aiglon » de Rostand, je ne suis pas « un prisonnier, mais... »

« L'individu savait sa littérature, et il daigna rire.

« — Ecoutez, lui dis-je, je ne peux pas vous loger dans ma maison. Mais j'ai une gentille petite dépendance de deux pièces que je n'emploie plus et qui pourrait vous aller. Je la ferai aménager. Quant à vos policiers, j'ai deux chambres de domestiques. Cela leur conviendra parfaitement, eh ?

« En somme, mon cher, cet espion a vécu ici pendant trois mois. Je l'appelle « cet espion » et vous verrez pourquoi. Le matin suivant, je commençais ma promenade comme d'habitude. Je me dirigeais vers le petit bosquet quand, soudainement, j'eus la sensation que quelqu'un me suivait. Je me retournais : c'était mon commissaire. Je m'arrêtai. Il s'arrêtait. Je reprenais ma marche de nouveau... A vingt pas de moi, il faisait de même.

« Cela dura dix jours. Son ombre ne me quittait jamais. Un matin, je fus tellement exaspéré que je ne pus me retenir davantage et que j'allai vers lui.

« — Ecoutez, monsieur, lui dis-je, puisque nous sommes voués à marcher chaque matin à la même heure et dans le même endroit, pourquoi ne pas le faire ensemble ? Venez avec moi...

« Et je le pris par le bras. Mon commissaire était mon prisonnier. Ce sbire, je vous l'ai déjà dit, savait un peu de littérature. Il aimait Lamartine. Nous récitâmes ses vers ensemble. D'un autre côté, il y avait des lacunes dans ses connaissances classiques. Je l'aidais à les remplir. Il n'avait rien à lire. Je mis ma bibliothèque à sa disposition. Je lui fis aussi partager mes repas. Puis le jour vint où il fut décidé (Flandin venait de remplacer Laval) de mettre fin à ce contrôle, et mon commissaire se prépara à partir. Il me remercia chaleureusement.

« Un mois plus tard, j'apprenais, parce que j'ai encore de bons amis et que j'entends beaucoup de choses, qu'il avait remis à Vichy un rapport accablant sur mon compte. Cela n'était-il pas déshonorant ? »

« — Non, Monsieur le Président, cela n'était pas déshonorant, c'était simplement Vichy. »

« — Venez, allons déjeuner », coupa Herriot.

Nous ne nous doutions pas que quelques mois plus tard, ce ne serait pas un commissaire de police qui habiterait dans ce même « Pavillon de l'Ingratitude », mais un homme de la Gestapo.

DERNIERE RENCONTRE

La dernière fois que je vis le président Herriot, il n'était plus le campagnard solitaire de l'Isère. Il était redevenu un citadin, portant une correcte veste noire, dans la morne petite ville de Châtelguyon, alors que la saison de la cure battait son plein. C'était en août 1942. Je m'étais arrangé pour passer un mois à Châtelguyon sous le prétexte de mauvaise santé, mais en réalité c'était pour me trouver dans un des centres de l'activité politique à un moment où je m'attendais à des développements critiques. Je ne me trompais pas. Et ainsi je fus le témoin d'événements décisifs.

Juste en face des sources minérales, l'Hôtel Richelieu avait été réquisitionné pour loger ce qui était resté de la Chambre des Députés, naguère auguste. Cet hôtel de troisième classe, triste et poussiéreux, était maintenant le rendez-vous de tous les anciens politiciens qui essayaient de garder le contact avec ce qui restait de la France constitutionnelle.

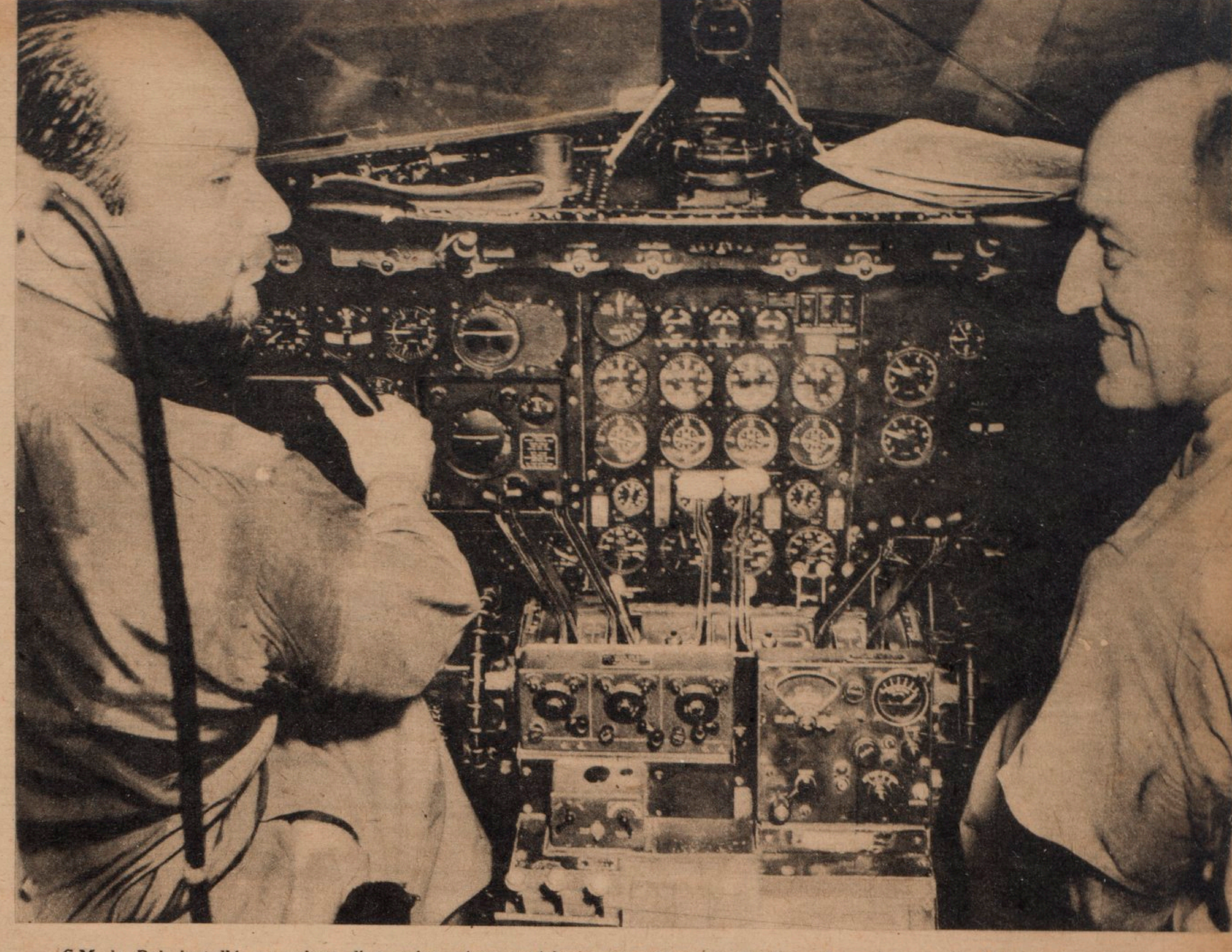
(Lire la suite en page 12)

L'ALLEMAGNE SERA INHABITABLE

nous dit

le major général
RALPH ROYCE

Commandant des forces américaines dans le Moyen-Orient



S.M. le Roi, installé au volant d'un avion géant américain, se prépare à décoller. Aux côtés de Sa Majesté, le major général Royce, commandant en chef des forces américaines dans le Moyen-Orient, semble intéressé par les manœuvres.

Dans un coin de la grande pièce de la villa du quartier général, j'attends l'arrivée du major général Ralph Royce, commandant des forces américaines dans le Moyen-Orient.

Les aides de camp, assis à leur pupitre, tapent à la machine, ou lisent des rapports. Une dactylo répond au téléphone, traverse la pièce d'un pas léger sur des talons trop hauts. Elle ouvre son tiroir, couche les feuilles de papier près de la machine et se prépare à écrire.

— Le général Royce n'est pas ici, nous l'attendons d'une minute à l'autre, répond-on à un appel téléphonique. Il est allé à l'hôpital de X., pour rendre visite aux convalescents.

Deux personnes entrent dans la pièce et déposent près de moi des boîtes en fer-blanc, munies d'une anse. Sur l'étiquette : « Gris acier mat ». Un officier curieux enlève un pot de peinture, le dépose sur le marbre de la console, tout près de moi, et dit en riant :

— Qu'est-ce ? De la peinture ? Parfait.

Cet officier est le général Royce. Vif et rapide, étonnamment jeune dans ses mouvements, il n'a gêné personne par sa présence. Il s'intéresse au moindre détail avec autant de naturel qu'à une nouvelle tactique militaire.

L'aide de camp se lève, dit quelques mots au général et m'introduit.

Dans la grande pièce claire, un bureau et une longue table ronde, la table des conférences militaires. Le général prend un compas et pose auprès de nous un globe de trente centimètres de diamètre. Homme direct et pratique, les raisonnements militaires ne s'expriment, à son avis, que dans leur application. « Voyez ce que cela donne sur une carte, figurez-le et ne vous embarrassez pas de digressions inutiles », nous dit-il.

UN MONDE EN RUINES

— Mon métier m'a obligé à ne voir des pays que leurs ruines. Dans la dernière guerre j'étais en France. Je suis parti comme observateur militaire et je m'intéressais beaucoup aux bombardements aériens. A l'époque, une bombe de 100 livres (50 kilogrammes) était chose sensationnelle. Mais les raids avaient déjà leur importance.

« Puis ce fut Tchoung-King, en 1937, les Philippines et l'Angleterre, en mai 1941. Les derniers raids en masse sur l'Angleterre eurent lieu durant mon absence, mais on en voyait les traces à Londres. De nombreuses rues étaient barrées, des édifices en ruines n'avaient pas été débarrassés de leurs décombres. Il semble que mon passage soit partout marqué par la guerre, le black-out et les bombardements.

« Je voudrais beaucoup, après la guerre, retourner dans ces pays et voir leur vrai visage et l'aspect souriant de leur vie civile, comme j'ai vu celui de la tristesse et de la détermination. »

Le major général Royce a participé lui-même à un des plus grands raids de cette guerre, celui effectué en avril 1942 par 13 bombardiers lourds américains sur les bases japonaises. Partis d'Australie, les bombardiers du major général Royce ont couvert une distance considérable avant d'atteindre leurs objectifs.

— Ce raid a été possible parce que nous détenions une base propice, nous dit le général Royce. Nous sommes partis d'Australie et avons fait escale aux Philippines. Notre audace surprit les Japonais complètement, et nous permit d'accomplir notre mission.

« Mais ce raid, organisé trop rapidement, était risqué. Nous y avons songé à la dernière heure, et quand nous sommes arrivés aux Philippines, nous avons trouvé par bonheur le personnel nécessaire, l'essence et les pièces mécaniques. Sans cela, nous aurions été paralysés. Nous n'avons perdu qu'un avion, tout le personnel est rentré sain et sauf.

« Il faut entreprendre pour réussir !

« Mais nous ne pûmes répéter notre tentative, car nos aérodromes furent enlevés peu après.

RAIDS SUR LE JAPON

« J'ai pu, d'Australie, en août 1942, faire exécuter des raids de Moresby sur Guadalcanal, en qualité de commandant des forces aériennes alliées dans la zone du Pacifique sud-ouest.

« La question, aujourd'hui, est d'organiser des raids aériens contre les Japonais à partir de nouvelles bases que nous devons conquérir. »

Tandis qu'il me parle, le général applique le compas sur la mappemonde. Il épingle des points de départ sur l'immense Pacifique, tache bleue et dentelée sur le carton bombé du globe. La pointe du compas fixe une île, base d'un autre rayon d'action, et mon imagination se plaît à suivre les bonds lointains des avions, prévus en millimètres sur le jouet du général. Ainsi naissent les raids audacieux !

— Il faut à tout prix reprendre Wake Island, au cœur du Pacifique, pour, à partir de Rabaul, dans les New Britain Islands, s'emparer de Truk, dans les Carolines, base essentielle des Japonais.

En quelques mots, la campagne se dessine en suivant les points à conquérir. L'organisation, la tactique, se conformeront d'elles-mêmes au but poursuivi.

— Cette guerre du Pacifique ne donne pas à nos soldats la vigueur, l'énergie et le courage qui naissent de la lutte dans un climat froid. Les maladies inévitables, la dysenterie, la malaria, leur enlèvent leur mordant. Elles sont « énervantes » (enervating). Et la lutte insidieuse des éléments, les difficultés géographiques enlèvent tout espoir d'arriver à la fin d'une campagne. C'est la guerre infinie où, quand on a gagné une manche, il faut se préparer tout de suite pour en gagner une seconde.

TECHNIQUE DES RAIDS

Puis notre interlocuteur revient sur la technique des raids aériens :

— L'essentiel est de bien combiner les distances des bases avec le rayon d'action des appareils. Ainsi, si vous désirez bombarder Salonique, par exemple, du haut de la bosse de Cyrénaïque (mettons Derna), vous devez franchir près de **huit degrés** et demi. Mais du talon de l'Italie, vous n'avez plus que quatre degrés à franchir.

« Si vous partez du nord de l'Italie, de Venise, pour bombarder Berlin, vous êtes à la même distance approximative de la capitale allemande que la côte anglaise. Vous pourrez ainsi attaquer la capitale de deux côtés à la fois ; la couverture de chasseurs allemands devra se diriger dans deux sens et, divisée, perdra beaucoup d'efficacité. »

— La guerre a-t-elle apporté des modifications aux conceptions classiques de la tactique aérienne ?

— Notre école de tactique aérienne (Air Force Tactical School), aux Etats-Unis, avait élaboré tous les principes de tactique aérienne et ceux, en particulier, adoptés par les Allemands. Nous utilisons tous les appareils, le monoplace comme le biplace, le bombardier léger comme le bombardier lourd, l'appareil à un seul moteur, ou à deux, ou à plusieurs moteurs. A chaque opération, à chaque genre d'action, les modèles appropriés. Toute exclusion de principe est néfaste dans les prévisions d'un état-major de l'Air.

Le général ne dit pas que lui-même est diplômé de l'Air Corps Tactical School, du Command and General Staff School et de l'Army War College ; il commandait en 1942 l'« Army Air Force Southeast Training Center », dont les quartiers généraux sont à Maxwell Field, Alabama. Il avait sous son commandement 60 aérodromes et 80 collèges. Il était un « moteur » essentiel de toute la politique aérienne, dont il fit de si brillantes applications pratiques.

— Que pensez-vous de la célèbre distinction entre avions en piqué et bombardiers légers ?

— Nous avons adopté l'avion en piqué davantage dans la marine, et dans l'armée, le bombardier qui vole très bas, entre les arbres, mais ne fait pas de piqué proprement dit. Leur utilisation dépend de la cible que vous voulez démolir. Si vous devez attaquer en profondeur une cible peu étendue, telle un pont en béton, par exemple, vous enverrez des bombes qui pénètrent en explosant, vous les jetterez de haut pour augmenter la force de choc. Si vous attaquez au sol une cible éparse et moins résistante, comme des hommes ou des tanks, les bombes se noieront dans la terre et ne feront rejaillir que des éclats de boue. Vos avions jetteront donc leurs projectiles à ras de sol. Ils détruiront en surface.

GUERRE AÉRIENNE

— Croyez-vous à l'efficacité des bombardements lourds ?

— Nous allons intensifier les bombardements lourds sans rémission aucune. D'ici peu, ils seront **cinq** fois plus forts qu'aujourd'hui.

« Les Alliés ont déjà rendu à Hitler plus de coups dans les airs qu'ils n'en ont reçu. Ils ont fait de Hambourg une ville inhabitable. Mais nous ne savons pas encore ce qu'est un bombardement lourd. Nos bombes seront quatre fois plus lourdes que celles fabriquées auparavant. Nous ferons de l'Allemagne un territoire où l'on ne peut vivre, « a place that you cannot live in ».

— Est-il vrai que le rayon d'action des bombardiers devrait se limiter à celui des chasseurs qui les protègent ?

— Il est certain que l'on peut bombarder en plein jour les bases ennemies avec des bombardiers lourds, volant à haute altitude, sans protection de chasseurs. Il faut compter avec des pertes qui, la nuit, seraient plus légères. Avec les chasseurs, le danger d'attaque de la chasse ennemie est moindre, mais cette dernière ne peut, en définitive, empêcher l'aviation de bombardement d'opérer.

— Est-il possible, comme on l'a soutenu, d'engager la bataille uniquement avec des chasseurs qui épuiseraient la chasse ennemie et permettraient aux bombardiers d'opérer ensuite librement ?

— Il serait dangereux d'agir suivant une tactique qui utiliserait tous les chasseurs. Vous devez en garder en réserve pour ne pas épuiser votre capital de défense. Il est des occasions où les chasseurs pourraient exercer un rôle prépondérant, mais il est impossible de généraliser, en espérant obtenir un effet de surprise à votre avantage, par une tactique déséquilibrée.

LES TROIS ARMES

— Y a-t-il une question à l'étude, celle de la coordination plus étroite de la force terrestre et de la force aérienne ?

— Je ne voudrais pas engager la discussion sur un point exclusivement technique, où des voix passionnées ont pris parti dans les deux sens. Il est des solutions qui peuvent paraître boiteuses, mais qui, par des amendements pratiques, s'avèrent utiles.

« Nos trois armes : marine, armée de terre, armée de l'air, doivent combattre ensemble. Nos avions de l'Air Force peuvent accompagner les deux armes presque en tous les points du monde et retourner à leur base.

« Il demeure acquis qu'aucune flotte, aussi réduite soit-elle, ne devrait être exposée sans protection de par les airs.

« La marine a un corps d'armée, le Marine Corps, qui s'est développé lui-même en une véritable armée. Son aviation a augmenté au point de constituer une nouvelle armée, et on tend aujourd'hui vers la création de trois forces aériennes distinctes.

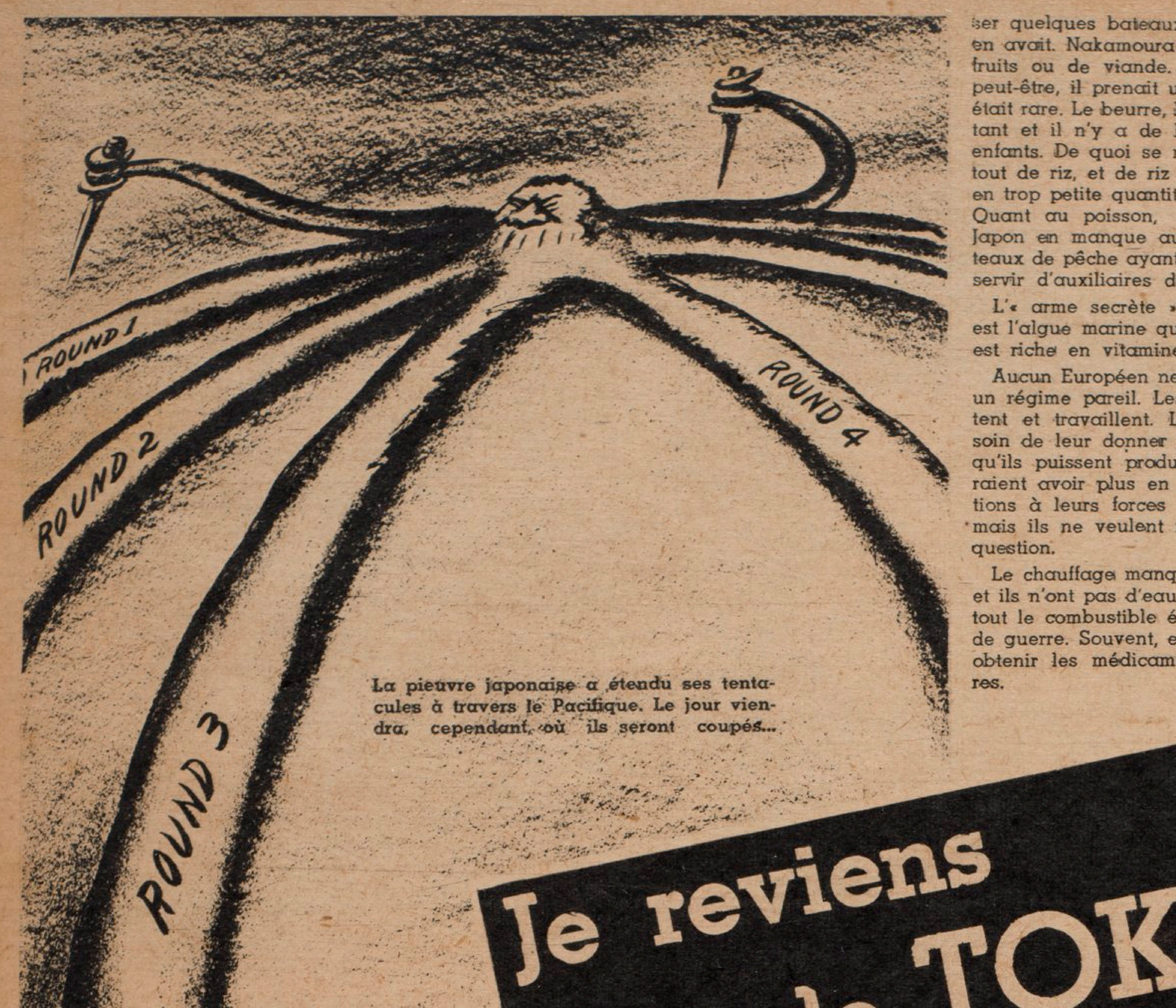
« Il devient nécessaire de concevoir un plan qui les fasse coopérer efficacement pour éviter l'éparpillement des forces, car l'organisation derrière les hommes en uniforme prend des proportions énormes. On a compté dix hommes à terre en salopette de mécanicien, pour un homme qui vole. »

A. HARARI

NOTRE COUVERTURE

LE ROI PILOTE

Il y a quelques jours, S.M. le Roi Farouk a piloté jusqu'à Alexandrie et retour un appareil de transport américain. A bord de l'appareil avaient pris place : le major général Royce, commandant en chef des forces américaines dans le Moyen-Orient, et M. Alexander Kirk, ministre des Etats-Unis en Egypte. Le voyage s'effectua d'une façon parfaite et le souverain se montra un pilote des plus avertis. La photographie de notre couverture montre S.M. le Roi inspectant l'appareil en compagnie du major général Royce.



La pieuvre japonaise a étendu ses tentacules à travers le Pacifique. Le jour viendra, cependant, où ils seront coupés...

Je reviens de TOKIO

où j'ai vu le Japon en guerre

par RAMON LAVALLE

Premier secrétaire à l'ambassade d'Argentine au Japon

En sa qualité de diplomate neutre, l'auteur de cet article a été en mesure d'être le témoin, dans le Japon d'après Pearl Harbour, de beaucoup plus d'événements que ne l'auraient souhaité les Japonais. Il était consul général d'Argentine à Hong-Kong au moment de l'agression nippone et il fut par la suite transféré comme premier secrétaire à l'ambassade de son pays de Tokio, où il se trouvait jusqu'au printemps de 1943. Parlant couramment le japonais, ses constatations, qui sont intéressantes au plus haut point, ont ce mérite rare d'être de première main.

Je viens d'arriver de Tokio où, en ma qualité de diplomate neutre, derrière le rideau de censure et de terreur élevé par le gouvernement, j'ai vu le Japon en guerre. Le peuple japonais est aujourd'hui déguenillé, sale, affamé. Et il a froid. Il endure tous les jours des épreuves qu'il est difficile à un Américain d'imaginer. Mais il est prêt à aller de l'avant. Sa devise est : **« Une guerre de cent ans ! »** Son moral, cependant, est élevé et il est disposé à faire n'importe quel sacrifice pour fournir aux forces du Mikado les armes de la victoire.

Le Japon ne se bat pas seulement contre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne. Il se bat contre toute la race blanche, et en ce moment même, il est en train d'asservir les races brune et jaune dans ce but. Les Japonais sont revenus à un fanatisme de tribu qui n'est pas seulement traître et homicide, mais encore endurant et prévoyant. Cette mentalité apparaît d'une manière éclatante dans toutes les villes, dans tous les villages, dans toutes les classes de la société. Il ne pourra y avoir pour nous, Blancs, aucune sécurité tant qu'ils n'auront pas été complètement écrasés.

Leur confiance, aujourd'hui, reste grande. Ils comptent non seulement sur le succès de leurs armes, mais sur la faiblesse due à notre désunion politique. Il n'est pas un stratège en chambre à Tokio qui ne le déclare.

LE RAID DE DOOLITTLE

Le 18 avril fut le jour le plus heureux que je passai au Japon. C'était un samedi. Vers midi, j'étais en train de travailler à mon bureau, avec deux interprètes japonais, un jeune et un vieux. Soudain, trois explosions terribles firent vibrer notre immeuble. Les deux Nippons bondirent. Le jeune regardait autour de lui affolé : « Croyez-vous que ce soit un tremblement de terre, Senor Lavalle ? » me demandait-il. Quant au vieux, il avait déjà couru vers le jardin, geste instinctif des Japonais quand il se produit un séisme.

— On dirait des bombes, dis-je en plaisantant.

— Sûrement pas, répondit le jeune interprète. C'est peut-être une explosion dans une usine de munitions. Ça arrive.

Il n'avait pas fini de dire ces mots qu'on entendit un crépitement de mitrailleuses et le grondement des canons antiaériens. Le vieil interprète revint du jardin en courant, pâle et défait. « Senor... j'ai vu des avions... de la fumée et du feu aussi. » Les deux Japonais coururent à la cave. Avec d'autres membres du personnel, je grimpai sur la terrasse. Je vis les avions. Je crus d'abord qu'ils étaient russes et je fus aussi surpris que les Japonais lorsque j'appris que l'impossible s'était produit : les Américains avaient bombardé Tokio.

Je redescendis rapidement, sautai dans une auto de l'ambassade et fis un tour à travers la ville.

Les Américains considèrent les Japonais comme des gens qui ont assez de sang-froid. C'est souvent vrai. Ce ne l'était pas le 18 avril 1942. J'ai vu, ce jour-là, les Japonais dans un état de panique hystérique. Les agents de police et les volontaires de la défense passive qui étaient censés maintenir l'ordre furent les premiers à plonger sous les autobus ou à courir dans les caves ; certaines sirènes ne fonctionnaient pas, d'autres hurlèrent toute la journée ; la foule se pressait dans la cave de l'hôtel Impérial longtemps après que les avions fussent partis et les canons antiaériens continuaient à tirer au hasard bien après que les derniers avions eurent disparu. Je ne crois pas pourtant que l'on puisse compter sur une telle panique au cours des raids futurs : les Japonais ont, depuis, été rudement entraînés.

Les aviateurs de Doolittle avaient fait de la bonne besogne avec leurs bombes. Mais le raid eut un effet beaucoup plus important sur la suite de la guerre : il incita les Japonais à rappeler des fronts de combat, à un moment critique, des centaines d'avions et de pilotes, parmi les meilleurs, afin de défendre le Japon métropolitain et rassurer la population quelque peu secouée. Peu de temps après l'attaque, 600 avions nippons paradaient au-dessus de Tokio pour redonner du cœur aux habitants. Ces appareils auraient peut-être pu, autrement, aider les Nippons à remporter d'autres victoires dans le Pacifique. Ce fait à lui seul justifie les sacrifices que comportait inévitablement ce raid.

LES JAPONAIS CHEZ EUX

Voici exactement comment vivait un de mes voisins — appelons-le Akiichi Nakamoura — fonctionnaire dans un des bureaux du ministère de la Défense, et dont les revenus étaient peut-être un peu supérieurs à la moyenne. Eh bien, Nakamoura s'en allait au bureau sans prendre de petit déjeuner, ou après avoir bu seulement une tasse de thé léger ou de café de graine de soya (il n'y a pas de café véritable). Pas de sucre : le Japon prétend contrôler la plus grande partie de la production sucrière du monde, mais Nakamoura comprenait que ce sucre devait être réservé à l'armée et aux usines d'explosifs. On aurait eu tort, d'autre part, de mobiliser quelques bateaux pour le surplus, s'il y en avait. Nakamoura ne mangeait jamais de fruits ou de viande. Une fois par semaine, peut-être, il prenait un légume. Le sel même était rare. Le beurre, bien entendu, est inexistant et il n'y a de lait que pour les petits enfants. De quoi se nourrissait-il donc ? Surtout de riz, et de riz de mauvaise qualité et en trop petite quantité pour apaiser sa faim. Quant au poisson, autrefois abondant, le Japon en manque aussi, la plupart des bateaux de pêche ayant été réquisitionnés pour servir d'auxiliaires dans la marine.

L'« arme secrète » de la diète japonaise est l'algue marine qui a deux qualités : elle est riche en vitamines et en sels minéraux.

Aucun Européen ne pourrait subsister avec un régime pareil. Les Japonais, eux, subsistent et travaillent. Le gouvernement prend soin de leur donner juste ce qu'il faut pour qu'ils puissent produire. Les Japonais pourraient avoir plus en réduisant leurs expéditions à leurs forces armées. Ils le savent, mais ils ne veulent même pas qu'il en soit question.

Le chauffage manque totalement chez eux, et ils n'ont pas d'eau chaude pour leur bain, tout le combustible étant réservé aux usines de guerre. Souvent, enfin, ils ne peuvent pas obtenir les médicaments les plus nécessaires.

LEUR MORAL EST EXCELLENT

Je voudrais de tout mon cœur pouvoir affirmer que ces épreuves ont pour effet d'abaisser le moral des Japonais. Je ne le puis pas. Leur ardeur à la guerre, leur passion pour la victoire sont plus fortes que jamais. J'ai vu les Japonais ouvrir leur radio le soir et écouter le dernier bulletin d'information officiel. Chaque jour, la voix familière de M. Hori, le porte-parole du gouvernement, vient leur répéter :

« L'Empire britannique s'écroule. Les navires de guerre américains dans le Pacifique sont annihilés. Nos forces se préparent à attaquer l'Inde et l'Australie. Notre grand empire, avec ses bases nouvellement acquises, est devenu le centre mondial du caoutchouc, du sucre, de l'étain, de la quinine, du pétrole et d'innombrables autres produits vitaux. Nous développons nos ressources plus rapidement que ne l'imaginent nos ennemis. La sphère de prospérité de la Grande Asie Orientale marche vers sa destinée divine. »

Le Japonais qui écoute cela est transformé. Tous ses ennuis disparaissent dans le rêve de la prospérité, de la gloire, des conquêtes de l'avenir.

Il est vrai que le Japonais est, dès sa plus tendre enfance, élevé dans un état d'esprit tel que des promesses comme celles qu'il entend à sa radio sont pour lui des réalités prochaines. Toute l'éducation japonaise est une préparation à la guerre.

A la gare de Tokio ou à celle de Yokohama, j'ai souvent vu partir les conscrits de l'armée ou de la marine. Ils étaient toujours entourés de parents et d'amis chantant et poussant des acclamations ; ils les félicitaient de l'occasion qu'ils avaient de mourir pour le Japon. On ne suppose jamais au Japon qu'un soldat ou un marin reviendront ; une mort héroïque est considérée plus honorable et plus désirable. Quelquefois, pendant que se poursuivait cette célébration, un soldat qui venait d'arriver passait, portant fièrement dans ses mains la petite boîte blanche d'un camarade mort au front. A cette vue, les recrues et les amis faisaient le silence, puis se courbaient profondément devant le porteur des cendres. Après quoi ils se remettaient à chanter, plus joyeux que jamais. Tous les Japonais veulent, ou prétendent vouloir entrer dans l'immortalité par la petite boîte blanche.

Mais, pourrait-on se demander, à quoi sert tout ce zèle, si l'industrie japonaise n'est pas à même de fournir aux combattants les armes modernes dont ils ont besoin ? Je crois que nous avons tendance à sous-estimer la puissance industrielle du Japon. Certes, elle est loin de celle de l'Amérique, mais elle est en train de croître, pour ce qui est, du moins, des avions et des bateaux. Ils construisent moins de tanks pour utiliser plus d'acier à la construction des navires. En outre, les Nippons construisent beaucoup de bateaux en bois qui font la navette entre les îles de l'Empire japonais.

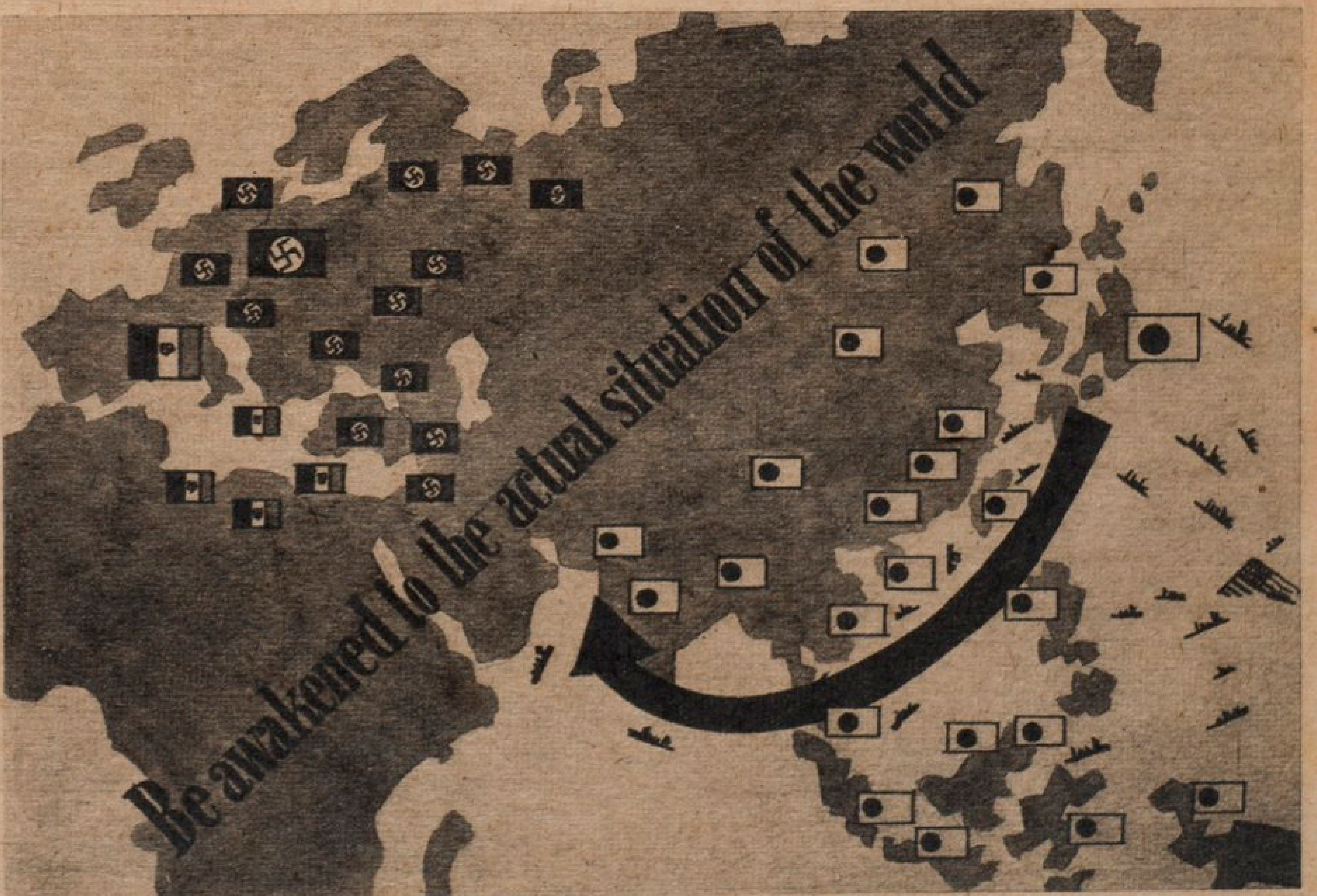
Ce dont le Japon manque le plus, c'est d'énergie électrique — et il travaille fiévreusement à combler cette lacune — et d'instruments de précision autrefois achetés à l'étranger et maintenant remplacés par des produits locaux. Mais ce que beaucoup ont tendance à oublier, c'est que le Japon est en train de développer de vastes régions industrielles en Mandchourie, avec l'abondante main-d'œuvre du pays conquis. Et il ne faut pas perdre de vue qu'il contrôle des ressources énormes de caoutchouc et de pétrole.

UNE GUERRE DE CENT ANS

La question que l'on m'a posée le plus fréquemment depuis mon arrivée en Amérique est : « Les Japonais croient-ils vraiment qu'ils vont gagner cette guerre ? »

Parfaitement.

Après leurs foudroyants succès du début, les Japonais croyaient qu'ils allaient remporter la victoire en deux ans. Leur premier choc fut le grand raid américain entrepris sur leur territoire, mais comme il n'y en eut pas d'autre, la confiance revint. Les défaites japonaises de la mer du Corail et de Midway ne furent jamais rendues publiques. Les dirigeants ne purent cependant cacher qu'ils avaient dû abandonner les îles méridionales des Salomon et la grande victoire



Une carte de propagande japonaise piquée de drapeaux nippons et nazis. Les premiers sont déjà plongés en plein cœur de l'Inde et les seconds précisent l'occupation de Moscou ! La défaite de la flotte américaine dans le Pacifique est mise en relief, tandis qu'au dos de la carte il est fait largement mention des retentissantes victoires de l'Axe ! Cette carte a été jetée par avion aux troupes britanniques en Asie pour ébranler leur moral.

navale américaine de Guadalcanal ne put être ignorée. Les Japonais sans doute prétendaient avoir fait subir à l'ennemi des pertes gigantesques, mais ils reconnaissaient avoir reçu eux aussi quelques coups. Les gens commencèrent alors à s'inquiéter. Notre vieil interprète japonais avait toujours tenu les déclarations de son gouvernement pour paroles d'Evangile. Une fois, pourtant, il vint me demander ce que la radio américaine déclarait au sujet de la bataille de Guadalcanal. Je le lui dis. Il s'en alla sans prononcer un mot.



Un caricaturiste japonais a représenté Churchill faisant le geôlier de ses prisonniers hindous et autres. Deux revolvers dressés défendent l'accès de la prison...

Pour faire face à cet état d'esprit, la propagande japonaise adopta le thème que « c'est une guerre de cent ans ». La formule fut répétée partout : dans les cinémas, dans les journaux, à la radio ; elle fut affichée sur tous les murs. Sans doute, quand les militaristes japonais parlent d'une guerre de cent ans, ils ne pensent pas à un conflit qui durerait un siècle, mais à un cycle de guerres, les intervalles devant permettre la consolidation des conquêtes et le cycle devant se terminer par la domination du monde. Voici ce que se proposent à peu près les Japonais :

« Supposons le pire, à savoir que l'Allemagne sera battue dans un ou deux ans. D'ici là, la Russie aura été saignée à blanc et la Grande-Bretagne et l'Amérique seront elles-mêmes fatiguées. Nous autres, entre temps, nous aurons achevé la conquête de la Chine et peut-être de l'Inde. Les centaines d'îles qui protègent l'Asie Orientale auront été converties par nous en porte-avions incoulables, d'où pourront s'envoler assez de bombardiers et d'avions lance-torpilles pour arrêter une flotte deux fois plus grande que la flotte anglo-américaine.

« Nous aurons aussi alors non seulement notre vaillante armée, mais aussi une armée formée des millions de recrues levées dans les pays conquis, armée entraînée et encadrée par des officiers japonais. Les démocraties fatiguées, aidées peut-être par la Russie elle-même épuisée, lanceront en vain leurs armées, leurs flottes et leurs aviations, pendant un, deux ou quatre ans. Finalement, les peuples d'Angleterre et d'Amérique protesteront : « Assez de ce massacre insensé. Rendez-nous nos fils et laissez le Japon garder son Asie Orientale. »

« Dans l'intervalle, paix ou trêve qui suivra, le Japon consolidera le plus grand empire de l'histoire du monde : 80 millions de Japonais au sommet et près d'un milliard d'une population industrieuse et docile travaillant pour nous : 450 millions de Chinois, 350 millions d'Hindous, 60 millions de Javanais, 16 millions de Philippins, et des dizaines de millions encore de Siamois, de Birmans, de Coréens, de Malais et de Mandchous. Ce milliard d'hommes développera les vastes ressources de l'Asie Orientale, travaillera dans les nouvelles usines, les nouveaux chantiers, construira les plus grandes flottes de mer et de l'air jamais vues. Des plans sont en voie d'élaboration pour la colonisation et l'exploitation de l'Amérique du Sud, l'invasion de l'Afrique du Nord et la conquête de la Russie. Après cela, l'Europe et l'Afrique tomberont facilement et le monde sera à nous. Nous espérons que cela ne prendra pas cent ans, mais nous préférons être prudents. »

Voilà donc le plan japonais. Avons-nous le droit de dire « Impossible » en regardant ce que le Japon, encore barbare en 1860, a réalisé en 80 ans ? Ce n'est pas impossible, à moins que les ennemis du Japon ne combattent de toutes leurs forces, avec tous leurs moyens, jusqu'à ce que le Japon soit complètement et définitivement écrasé.

ENTRE NAZIS ET JAPONAIS

L'attitude des Allemands de Tokio envers leurs alliés japonais, les « Aryens honoraires », est un mélange de suspicion et de haine, à laquelle s'ajoutèrent un malaise et de la crainte lorsque les nazis commencèrent à subir des revers militaires en Russie et en Afrique.

Au cours de l'automne dernier, trois corsaires allemands étaient amarrés au quai principal de Yokohama, près de Tokio : un croiseur et deux navires marchands convertis. Près d'eux était mouillé un navire indien capturé, le « Nanking ». Je me trouvais un matin, vers la fin de novembre, à notre ambassade à Tokio lorsque de violentes explosions retentirent, faisant vibrer nos fenêtres. Elles provenaient de la direction de Yokohama. Peu après, notre consul dans ce port arrivait et nous déclarait qu'une catastrophe s'était produite. Nous repartîmes ensemble dans une auto de l'ambassade. A Yokohama, la plus grande confusion régnait : les rues étaient jonchées de vitres brisées, les sirènes d'incendie mugissaient, des ambulances filaient à toute allure vers le port. Nous réussîmes à arriver dans le quartier européen, d'où l'on a une vue dominante du port. A travers d'épais nuages de fumée, nous pûmes voir plusieurs navires et quais en flammes et nous entendîmes de nouvelles explosions. Ce soir-là, nous apprîmes que les trois bateaux allemands, un pétrolier qui les ravitaillait et le « Nanking » avaient été la proie des flammes. La colonie allemande de Tokio entra dans une vive colère. Au club allemand, on accusait ouvertement les Japonais d'avoir saboté les navires et tué les équipages. 80 marins allemands avaient été carbonisés et 160 blessés.

Les Japonais jubilaient. Le lendemain, ils déclarèrent que deux sous-marins américains s'étaient introduits dans le port, avaient torpillé les navires et canonné les quais. Mais 24 heures plus tard, se rendant compte qu'ils dépréciaient ainsi l'invincible flotte du Mikado, ils donnèrent de la chose une explication « officielle » : parmi les débardeurs chinois qui chargeaient les munitions à bord des corsaires, il y avait certains communistes, et ceux-ci mirent le feu aux poudres... La presse japonaise ne fit pas la moindre allusion à l'incident.

Les Allemands avaient bien d'autres griefs contre leurs alliés japonais. Il y avait, par exemple, le cas des nombreuses familles allemandes de Batavia qui s'étaient réfugiées à Tokio pendant que les Japonais attaquaient les Indes Néerlandaises. Ces familles possédaient des terres et des biens à Java. Après que les Japonais eurent annoncé qu'ils avaient complètement consolidé leur conquête et établi leur ordre nouveau dans l'île, ces Allemands se déclarèrent prêts à retourner prendre possession de leurs entreprises. Les Japonais leur répondirent sèchement qu'il n'en était pas question : Java était une « zone militaire japonaise » et le resterait indéfiniment.

Ainsi, à Tokio, la haine, la jalousie et la peur couvaient sous la cendre entre « partenaires » de l'Axe. Les formes étaient naturellement sauvegardées ; les représentants axistes se faisaient photographier et cinématographier ensemble dans leurs uniformes rutilants, et échangeaient de cordiales poignées de mains.

(De l'« American Magazine »)

Une lettre pour vous

Ma réponse à une jeune fille fiancée à un militaire déjà marié et père de famille m'a valu de nombreuses lettres. A les lire, il semble que bien des jeunes personnes craignent que cet épisode ne soit un jour le leur. Simone, de Tanta, m'écrit : « Je lis avec intérêt les réponses à vos lectrices, car celles-ci peuvent être le cas de plusieurs d'entre nous. Particulièrement la lettre de cette semaine peut être l'épisode de toutes celles qui fréquentent des militaires. Aussi j'ai recours à vos lumières pour m'expliquer une question que je ne saisis pas bien. Pour se marier, un militaire demande la permission et celle-ci arrive comme il en est le cas. Mais si ce militaire est marié chez lui, pourquoi donc lui accorde-t-on cette permission ? Les autorités dont il relève connaissant parfaitement que ce militaire est marié et même père de combien d'enfants ? Il est donc de leur devoir de le dire, et libre alors aux intéressés d'agir. Passe encore pour les célibataires, et tant pis pour celles qui prennent les risques d'un mariage de guerre. Mais pour le moins que l'on soit sûre que cet homme n'a pas d'engagement ailleurs ! Pas vrai ? Oh ! ces militaires ! Quel désastre !... Et pourtant, on ne peut pas ne pas les aimer, ils sont d'abord si gentils et puis il ont tant de privations ! »

Voilà, Mademoiselle, de la franchise et une prudence bien raisonnée. Vous vous méfiez, et à bon droit, de la valeur des renseignements pris sur un inconnu. Mais croyez que c'est toujours de la meilleure foi du monde que les autorités délivrent la permission demandée, car la bigamie est sévèrement punie par la loi. Mais, sans aucun doute également, l'éloignement doit rendre difficile toute enquête sur l'état civil véritable des militaires. Des pays ont été bombardés. Des villes détruites. Des hommes s'engagent sous un faux nom lorsqu'il leur faut faire un faux pour avoir le droit de se battre. Ils n'en demeurent pas moins hommes pour cela. De passage dans un pays étranger, ils rencontrent une jeune fille et l'amour. La guerre est pressée. Les hommes et les jeunes filles aussi. Et puisque seul le mariage autorise la joie d'être heureux à deux, marions-nous. Tant pis pour les engagements pris antérieurement. L'ombre de la mort apprend à vivre dans le présent, en écartant les risques et les responsabilités. Je ne sais s'il existe des moralistes pour juger sévèrement ceux qui, entre deux batailles, ont voulu encore un instant de bonheur et ne l'ont pu avoir qu'en cachant leur passé. La guerre qui enseigne le métier de tuer bouleverse les concepts moraux. Le fait est là. Nous n'avons pas à le juger.

Mais que penser de l'état d'esprit de certaines jeunes filles d'ici ? Je veux parler de celles qui, oubliant la guerre, ne voient dans la présence occasionnelle de ces militaires qu'une aubaine magnifique, une multiplication de chance de se marier. Alors que les jeunes filles de France, de Grèce, de Pologne, de tous les pays meurtris par la bataille connaissent l'horreur de la séparation, les affres de l'attente, du danger permanent, et toutes les tortures de la pensée inquiète, certaines jeunes personnes d'ici se croient hors la guerre et voient dans tout militaire un épouseur possible. Mais personne n'est hors la guerre. Même dans une contrée heureusement préservée comme l'Egypte, chacun doit vivre les conséquences de la guerre et celles-ci ne sont pour ces jeunes personnes que promesses mensongères, fiançailles épisodiques, rencontres brèves, amour sans lendemain, mais aussi, parfois, mariage de guerre, espoir de bonheur à longue durée. Tout cela n'est que pénitence bien douce, si vous arrêtez votre pensée un instant sur l'immense souffrance des femmes sans hommes qui en Europe occupée endurent leur solitude dans l'angoisse. Le sort de chacun de ces militaires est le sort même d'une mère, d'une sœur, d'une épouse, d'une fiancée. Et toutes ces femmes sont au loin, muettes et présentes dans le silence. Et toutes ces femmes travaillent pour la guerre, et souffrent en peinant.

Mais je sais que les souffrances d'autrui ne nous aident nullement à supporter nos propres maux. Et la franchise arrache à Simone ce cri : « Oh ! ces militaires ! Quel désastre ! »

Désastre ? ces hommes qui ont tout quitté : foyer, travail, projet d'avenir, pour obéir à leur foi ? Désastre ? ces hommes qui acceptent les inhumaines conditions de vie du guerrier pour sauver un idéal humain ? Désastre ? Et cela, tout simplement, parce que certains d'entre eux ont déçu vos espoirs, vous ont parlé d'amour sans être libres ?

Dites plutôt que c'est un des grands désastres de la guerre que de créer ces situations fausses, de multiplier les trahisons du cœur. Tout est piège pour le cœur humain. Dans sa soif de tendresse, il ne demande qu'à aimer. Ce même élan qui pousse les hommes hors de leur foyer pour aller au combat, ce même élan a sa rançon : les amours brèves, les rencontres sans lendemain mais intenses de joie profonde. **« Ce qui nous fait honte**, écrivait Paul Drouot, un jeune poète mort à la guerre, **c'est que nous soyons toujours prêts à revivre au moindre signe. »**

Le moindre signe, c'est chaque étrangère, chaque passante, et toute jeunesse rieuse à l'abri de la quiétude intacte, un instant retrouvée. **« Car on renonce facilement à tout et point au bonheur. »** (P. Drouot). Alors, devant tant d'humaine brièveté, tant de destinées qui se croisent pour se séparer aussitôt, peut-être est-il bon de rappeler ces intermittences du cœur. A chaque jeune fille de décider la part qu'elle veut offrir, ou qu'elle entend exiger.

VOTRE AMIE

LUCIE. — Hélas ! Mademoiselle, j'ai bien peur de vous faire de la peine. Mais d'après ce que vous me dites, tout prouve que ce jeune homme n'a pour vous qu'une bonne amitié et ne songe nullement à vous épouser. Il vous a dit franchement qu'il aime une autre jeune fille infidèle et légère et il revient à vous chaque fois que celle-ci le quitte. Et il y a déjà deux ans que vous persistez à croire qu'un jour il vous préférera. Cette situation peut durer, tant que vous aurez de la patience et la force de vous illusionner. Mais le temps passe et votre chagrin sera immense le jour où il faudra vous rendre à l'évidence. Pourquoi ne pas demander à ce jeune homme de choisir et de se prononcer irrévocablement ? S'il vous aime, il n'aura pas le courage de vous perdre. Sinon... ayez, vous, le courage de briser. Vous n'avez que vingt ans, et malheureusement, ou heureusement, on aime plusieurs fois dans sa vie.

UNE AMIE INCONNUE. — Pourquoi vous confiner dans cette solitude ? A vingt-trois ans, vous devez mener une vie plus extérieure. Commencez par donner si vous voulez recevoir. Faites donc œuvre sociale et, en vous dévouant, vous verrez accourir à vous des amitiés. Vous êtes très timide, dites-vous. Pour vous débarrasser de cette timidité, rendez-vous utile. Il y a tellement d'œuvres qui ont besoin de votre collaboration ! Le jour où votre vie servira à un but désintéressé, alors seulement prendrez-vous confiance en vous et connaîtrez-vous la joie de vivre. Essayez, et vous verrez bien vite que j'ai raison !

Les lecteurs et lectrices qui désirent consulter la rédactrice de cette rubrique sur leurs problèmes sont priés d'adresser leurs lettres à « Images », Poste Centrale, Le Caire ». Ecrire sur le coin de l'enveloppe : « Une lettre pour vous ».



Le général Alexander, commandant en chef des troupes alliées sur le théâtre des opérations italien, partage avec un officier supérieur le léger repas servi sur le sable, dans les environs de Salerne, au sud de Naples.



Des jeeps traversent les rues d



AVANCE GENERALE DES ALLIES SUR LE FRONT ITALIEN

De vifs combats se poursuivent sur les divers fronts italiens où la Cinquième Armée américaine et la Huitième Armée britannique poursuivent leur avance d'une façon satisfaisante malgré les dures oppositions qu'elles rencontrent. Après la chute de Foggia, la plus importante base aérienne en Italie, entre les mains de la Huitième Armée, la route de Naples est ouverte. Les armées des généraux Clark et Montgomery se rapprochent à grands pas de la grande base navale. Kesselring accentue sa retraite vers le nord. Rome serait également menacée. Voici des photos prises au cours des récentes opérations qui ont eu lieu à travers la Péninsule.



Devant un microphone, un officier américain règle le débarquement des troupes de la Cinquième Armée. Le haut-parleur à ses pieds envoie les instructions aux troupes américaines qui ont déjà mis pied à terre.

Ci-dessous : Dans un village des environs de Salerne, les chars américains traversent les rues.







rues désertes de Salerne après son évacuation par les troupes allemandes.



De son balcon, le maire d'un village de la région de Salerne assiste à l'entrée des troupes américaines.

Des civils italiens entourant un jeep pour recevoir des drapeaux des Nations Unies et des tracts alliés.

Ci-dessous : les habitants de Stalleti expriment leur enthousiasme de l'entrée des Canadiens. Ceux-ci sont sous le commandement du général Montgomery.



LA CORSE LIBEREE

Voici le premier compte rendu de la libération de la Corse par les armées françaises et les patriotes locaux, armés par les Alliés. Ecrit par un témoin oculaire, spécialement pour « Images », il ne manquera pas d'intéresser nos lecteurs.

●

Pour les milliers de patriotes français qui attendaient, anxieux de « bouter » les Allemands hors de France, c'est un événement solennel que ce premier débarquement des commandos français qui eut lieu dans le port tranquille où naquit Napoléon.

Le premier navire acclamé dans un département de la France métropolitaine était un sous-marin. Il parut à la surface, hors du port, et les patriotes corses, alignés sur le quai, lui firent des signes pour lui indiquer que l'entrée de la jetée était libre.

A l'intérieur du sous-marin, dont le nom est celui d'un célèbre patriote corse, se tenaient cent hommes choisis : parmi eux des commandos, des ingénieurs et des fonctionnaires destinés à diriger l'organisation de l'île.

Tous étaient Français et quelques-uns Corses.

« Ils ont débarqué ! » fut le cri qui courut dans la ville. La plupart des patriotes qui s'entraînaient depuis de longs mois dans le maquis, avec des armes apportées par des sous-marins, ou parachutées des airs, s'étaient déjà rendus à l'appel. Le reste de la ville les rejoignit vite. Oubliant le black-out de trois ans, les volets s'ouvrirent. Il était impossible de dormir. Les Corses en joie tiraient des coups de feu à blanc, et ils levèrent le premier Français arrivé sur leurs épaules.

LES PATRIOTES SONT ENTRAINÉS

Les bandes de patriotes sont bien disciplinées et entraînées, et chaque homme porte un brassard avec une tête de Maure sur fond blanc, emblème de l'île. Les jeunes filles apportaient du vin et du cognac qui avaient été soigneusement cachés pour le « jour de la libération ». Il y eut une alerte soudaine quand la cloche de l'église se mit à sonner, mais ce n'était qu'un enthousiaste qui avait grimpé dans la tour.

Les plus surpris étaient les pro-fascistes et collaborationnistes. Eveillés par des patrouilles de patriotes, ils furent emmenés au poste de police, où ils attendront l'arrivée des nouveaux magistrats qui jugeront leur cas. Les patriotes internés par la police vichyste furent relâchés.

Depuis des mois, les antifascistes corses se préparaient pour ce jour historique. D'anciens combattants ont entraîné des paysans et des citadins ensemble, dans l'épais maquis et la broussaille des collines qui couvrent le centre de l'île.

LE MAQUIS CORSE

C'est le maquis d'il y a cinquante ans, où la profession de bandit était honorée, et la vendetta, une méthode admise pour régler les différends. Aujourd'hui, les Corses sont fiers de se battre pour la France, et portent la croix de Lorraine en même temps que la tête de Maure.

Il y avait peu de troupes allemandes en Corse, quand l'armistice italien fut signé, mais elles furent renforcées par celles qui, évacuant la Sardaigne, débarquèrent à Porto Vecchio et suivirent la route côtière vers le nord, en direction de Bastia. Au port le plus septentrional, un nouveau corps allemand avait débarqué.

En Corse, on ne saurait dire que les Alliés ont traîné. Douze heures après le débarquement des Français, les premières unités partaient pour attaquer l'Allemand en retraite. Tous les véhicules d'Ajaccio furent réquisitionnés, mais la plupart des automobiles depuis longtemps immobilisées, faute de pneus ou d'essence, étaient hors d'usage.

Le général Kesselring aurait-il eu assez de troupes, le renversement soudain du contrôle maritime de la Méditerranée rendait tout ravitaillement impossible.

Autour de l'île naviguent les croiseurs « Jeanne d'Arc », « Montcalm », battant pavillon tricolore, et, à leur côté, des torpilleurs qui avaient passé deux ans dans le port d'Alexandrie.

LE SOUS-MARIN X

Le plus intéressant de tous les navires français est le sous-marin X, premier navire de guerre qui ait atteint la Corse. Ce sous-marin faisait partie de la flotte française de Toulon. Son commandant rapporte comment les Allemands essayèrent de saisir les navires de guerre français. Les patriotes les avaient prévenus et les navires étaient prêts. L'équipage supplia son commandant de risquer le coup et de filer pour la pleine mer, au lieu de saborder le sous-marin. Avec moins du quart de son équipage normal, ils partirent, accompagnés du bruit terrible des explosions, tandis que le puissant cuirassé français sautait dans les eaux troubles du port.

Il y eut un moment difficile devant la chaîne qui ferme le port. Un sous-officier français, préposé au service d'ouverture et de fermeture de la chaîne, assis dans un petit bateau, refusait de laisser passer le sous-marin, jusqu'à ce qu'il « eût reçu ses ordres ». La chaîne fut rompue par un bombardier en piqué nazi, chassant les navires qui se sauvaient, et qui, repérant le sous-marin, descendit pour le bombarder.

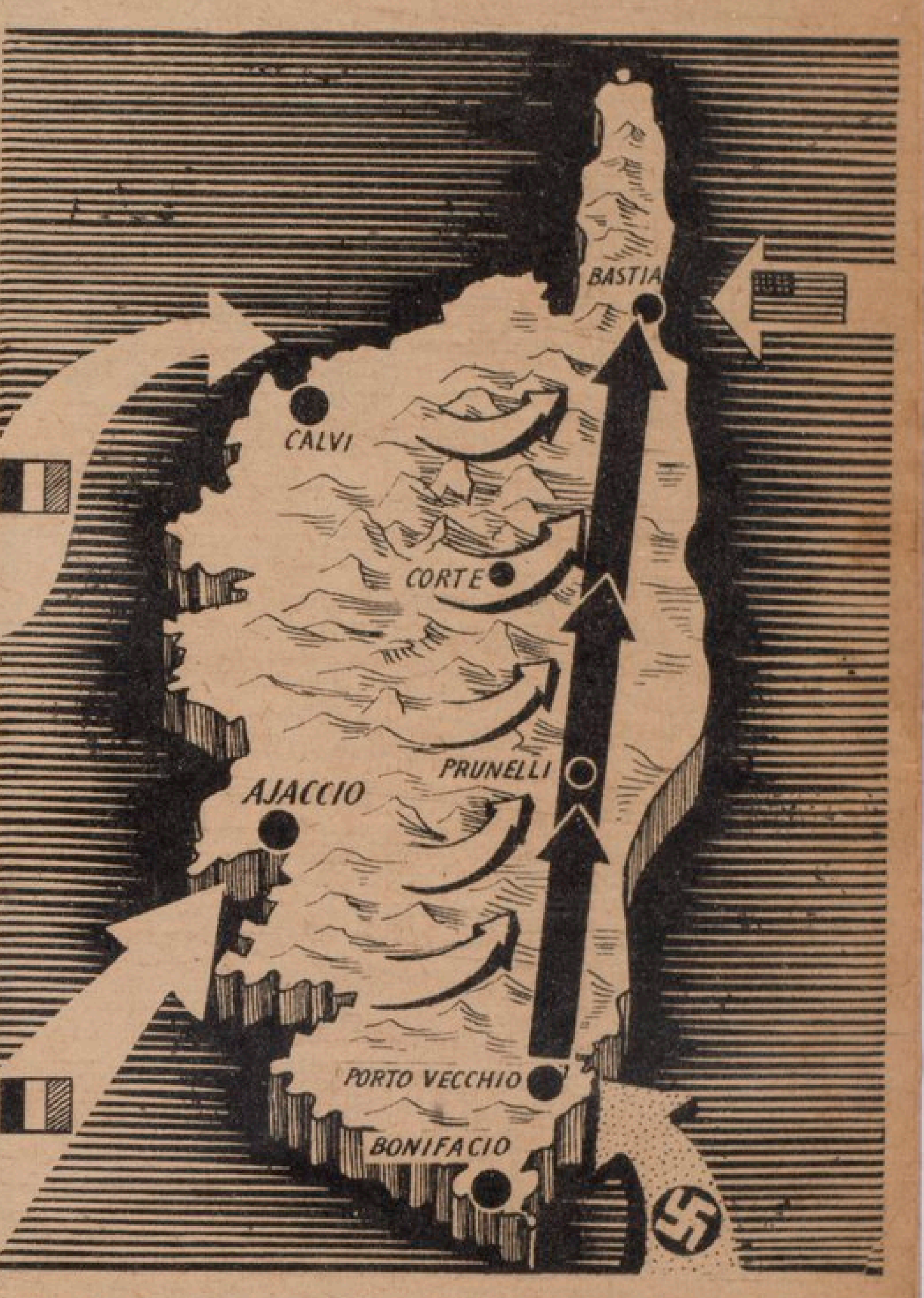
Tendant le poing vers le bombardier, le gardien ouvrit la passe et le sous-marin sortit. Depuis lors, avec un équipage élargi, il a fait du bon travail, préparant le chemin du retour en France. Son commandant prétend que les explosions qui coulèrent la flotte française ont permis de réveiller toute la France.

AJACCIO REÇOIT LES GOUMIERS

Ajaccio eut peu de temps pour connaître les solides « Goumiers », infanterie d'élite marocaine, qui faisait partie d'un détachement sous le commandement du général Giraud et qui se battit aux côtés des patriotes au mont San Stefano. Partout où les forces françaises débarquaient, des détachements de patriotes attendaient pour opérer avec elles. Plus de 15.000 Corses étaient armés, avant le débarquement allié.

Quand le général Giraud débarqua pour faire une brève visite, il y eut de nombreuses acclamations. Après avoir décoré un officier français, le capitaine Colonna d'Istria, qui avait passé des mois dans l'île préparant le débarquement, le général Giraud parla avec la mère d'un des patriotes qui fut tué dans la lutte, quand ceux-ci firent une tentative prématurée de s'emparer du port.

La Corse connut son premier raid lorsqu'une formation de bombardiers allemands Focke-Wulfe vint au-dessus d'Ajaccio. Le feu des navires de guerre et des batteries anti-aériennes tint les attaquants en respect, mais un certain dommage fut causé. La maison où naquit Napoléon, qui se trouve dans une des rues étroites près des quais, ne fut pas touchée. Deux des bombardiers furent abattus.



Les troupes régulières françaises débarquées à Ajaccio et Calvi se battant côte à côte avec les patriotes ont refoulé jusqu'au nord-est de la Corse les troupes allemandes. Celles-ci sont constituées par la garnison de l'île et celle de Sardaigne qui débarqua à Bonifacio après avoir été chassée par les Italiens. Des commandos américains qui prirent pied dans la région de Bastia harcèlent également l'ennemi qui essaie d'évacuer l'île en direction de Livourne. Mais la flotte et l'aviation alliées veillent.

LA FRANCE EST EN VUE

Bien que la Corse, avec ses marais côtiers et ses montagnes sauvages, n'offre pas de bases aériennes, les hydravions y trouveront de l'essence, et la Sardaigne proche donnera sa protection aérienne. Il est curieux, en regardant la carte accrochée sur le mur du Café Napoléon, d'imaginer que l'on peut apercevoir la France de la pointe de l'île. A travers la mer Ligure, à moins de 90 kilomètres, ouverte à un débarquement allié, s'étend la plaine italienne qui met les arrières de Rommel en danger.

Partout dans l'île, dans chaque ville et chaque village, un monument aux morts rappelle que la Corse donna plus d'hommes pour défendre la France qu'aucun autre département français. Aujourd'hui encore, à la veille de la libération de la France et de l'Europe, les Corses sont prêts à prendre leur place dans les armées de la libération.

Les bras levés au-dessus de leur tête, des prisonniers allemands se dirigent vers le camp d'internement.





Le général Henri-Honoré Giraud, commandant en chef des Forces Françaises, suivant attentivement du regard ses hommes, au cours d'une récente parade à Alger

GIRAUD RACONTE SON EVASION

par PAUL BRINGUIER

Ancien collaborateur de « Détective » et de « Paris-Soir »

Peu de temps après avoir pris son commandement à Alger, le général Henri Giraud se rendait au théâtre pour présider un gala organisé au profit de la Croix-Rouge. A 7 h. 30, les sirènes donnèrent l'alerte, déchirant le silence de cette nuit de la mi-mars, et presque immédiatement les batteries antiaériennes entrèrent en action. Je me trouvais dans le jardin du Palais d'Eté, m'abritant derrière un portique de marbre contre les éclats d'obus, lorsque j'entendis un bruit de pas. Me retournant, je vis le général qui s'était arrêté à côté de moi.

Le ciel était sillonné de fusées. L'on pouvait entendre les avions allemands survolant la ville. L'éclatement sec du feu des mitrailleuses se percevait au milieu du grondement des canons antiaériens et de l'explosion des bombes.

— Amenez ma voiture, lança le général à un garde spahi.

— Mais, général, lui dis-je, pensez-vous que la fête aura lieu maintenant ?

— Pourquoi pas ? fut la réponse. En tout cas, ils m'attendent à 8 heures, et il est moins quart.

Il entra dans sa voiture bleue qui porte un pavillon tricolore avec un cercle blanc, la marque du commandant en chef.

Je le suivis dans une autre voiture. Les rues étaient sombres et remplies d'une épaisse fumée huileuse qui se répandait du port d'où elle avait été dégagée pour servir d'écran contre les attaques ennemies. Quand nous arrivâmes finalement au théâtre, le bâtiment était fermé et obscur.

Calmement, le général Giraud descendit de voiture et s'approcha de l'entrée. Son aide de camp frappa à la porte. Un homme l'ouvrit. Il y avait de la surprise et de la confusion sur son visage. Il alla immédiatement chercher le directeur du théâtre.

Les explosions se succédaient autour de nous. Le bâtiment en était continuellement secoué. Les acteurs, les musiciens, les employés se trouvaient tous dans un abri souterrain. Le public était prudemment resté chez soi. Seul, le général était là, assis dans sa loge, au milieu de l'obscurité de la salle vide, tenant à la main l'invitation sur laquelle était écrit : « 8 heures précises ». Poliment, il ne fit aucune allusion à la situation. Il semblait seulement surpris que la performance n'eût pas commencé. Et elle débuta deux heures plus tard, quand l'alerte prit fin.

Durant ces deux heures, dans cet intervalle de loisir forcé, le général Henri Giraud me raconta en détail ses aventures extraordinaires depuis le jour où...

En mai 1940, après la rupture de la charnière française à Sedan, la désorganisation la plus complète régnait sur le front. Le 15, le général Giraud fut chargé d'assumer le commandement des armées en débandade et de rétablir le front entre la Meuse et l'Oise.

Dans l'après-midi, il arriva sur la scène des combats et prit le commandement. Pendant trois jours, il livra bataille, tandis qu'autour de lui l'armée tout entière s'effondrait. Le 18, il n'avait pas quitté son poste de Wassigny, mais les Allemands étaient si près, que ce secteur était devenu un poste avancé.

Giraud persista, cependant, et ordonna une contre-attaque. Mais il n'avait que des hommes en uniforme à opposer aux forces blindées et à l'aviation nazies. Il apprit que c'était le général Rommel qui commandait les troupes lui faisant face. Le 18, l'avant-garde ennemie pénétra dans Wassigny. Le général se résigna alors à se déplacer vers l'ouest, à Le Catelet, et partit avec trois officiers pour ce secteur. Ils arrivèrent à Le Catelet pour trouver la ville complètement désertée et en feu.

Le général qui avait marché pendant des heures ne pouvait aller plus loin. Son ancienne blessure à la jambe droite lui faisait très mal. Il donna l'ordre à deux de ses officiers de se diriger vers les lignes françaises. Puis il s'étendit pour se reposer. Seul, son aide de camp, le lieutenant Tannery, demeura avec lui.

CERNÉ PAR LES ALLEMANDS

A l'aube, les deux hommes reprirent leur marche. Vers 6 heures, une colonne blindée allemande apparut. Le général et Tannery se réfugièrent dans une ferme. Les tanks allemands les entourèrent, les soldats ennemis débouchèrent de partout.

Juste 26 ans après sa première capture par les Allemands, le général Giraud était de nouveau leur prisonnier.

Impassible et raide dans sa longue tunique khaki, Giraud arriva au quartier général de Rommel, où les officiers boches claquèrent les talons devant lui. Ce même soir, il fut transféré par avion à Bonn, sur le Rhin. Deux jours plus tard, il était envoyé à la forteresse de Kœnigstein. Un certain nombre d'officiers supérieurs polonais étaient déjà confinés là. Au moment où les hostilités franco-allemandes cessèrent, près de 120 généraux français étaient prisonniers à Kœnigstein.

Au cours de sa première nuit dans la forteresse, Giraud n'avait pas cessé de réfléchir au problème de son évasion. A première vue, les difficultés paraissaient insurmontables. Kœnigstein est une vieille forteresse avec de hautes murailles que bordent des rochers escarpés d'une trentaine de mètres de haut, et le roc lui-même est perché sur une colline dominant la vallée de l'Elbe. En sortir semblait chose impossible.

La vie parmi les prisonniers prit rapidement un caractère routinier. Instinctivement, tous les généraux considéraient Giraud comme leur chef. Son visage, ses paroles étaient des symboles d'espoir.

Vers la fin de l'année, les autorités allemandes demandèrent que tous les officiers signent un papier par lequel ils prendraient l'engagement de ne pas se livrer à la moindre tentative d'invasion non plus que de reprendre la lutte contre l'Axe. Ceux qui se prêteraient à cette exigence, promettaient-elles, auraient une plus grande liberté, aussi bien que la permission de se promener librement.

Giraud rassembla ses camarades et leur expliqua que la seule attitude à prendre était de refuser. Dès ce moment, les gardes le surveillèrent encore plus étroitement.

Durant les premiers jours de son internement, le général, avec la connivence d'un prisonnier invalide qui avait été rapatrié, était parvenu à envoyer un code à sa femme en France. Il pouvait ainsi correspondre librement avec elle, quoique les lettres échangées parussent inoffensives aux Allemands.

En bavardant avec ses geôliers, Giraud étudiait attentivement le plan de la forteresse, la topographie de la région, les habitudes des habitants et les règles de police. Il se procura un horaire des chemins de fer et l'apprit par cœur. En même temps, il perfectionna sa connaissance de l'allemand. Il le parlait déjà très bien, mais il sut acquérir de plus un accent local.

Plusieurs mois plus tard, en octobre 1941, Madame Giraud établit le contact entre son mari et deux officiers qui avait mis sur pied en France non occupée une organisation destinée à aider les prisonniers à s'évader d'Allemagne. Ces deux hommes étaient le colonel de G et le commandant L (pour des raisons compréhensibles, je ne puis donner leurs noms). Une active correspondance se développa entre le général et ces officiers, et un plan pour la fuite de celui-là fut bientôt arrêté.

COURSE VERS LA LIBERTÉ

Deux problèmes majeurs se posaient : l'évasion de la forteresse et la fuite d'Allemagne. La seule solution pour le premier consistait à descendre les murs et le rocher. Pour le second, un départ en avion était à écarter parce qu'il n'y avait aucun aérodrome dans les environs. De même pour l'automobile, car les véhicules sont arrêtés chaque dix kilomètres en Allemagne. Il y avait cependant le train.

Giraud passa trois mois à préparer une corde en utilisant la ficelle qui était employée pour lier les colis de vivres que sa femme lui envoyait, pour constater au bout du compte qu'elle n'était pas assez solide. Finalement, il reçut de France, dissimulée dans un jambon soigneusement préparé, une bobine de fil de cuivre d'une quarantaine de mètres. Avec ce fil, il renforça sa corde. Dans le même jambon était cachée une paire de gants épais, faits de laine et de caoutchouc. Il chercha alors à se procurer un peu de monnaie allemande. Il y parvint en vendant quelques vivres que sa femme lui avait envoyés, sur le marché noir de Kœnigstein. Par cette sorte d'affaires, que ses geôliers effectuèrent pour lui, il put réunir 800 marks.

En février 1942, le colonel de G et le commandant L envoyèrent à Giraud le plan complet de son évasion. Un jeune Alsacien qui était familiarisé avec la langue et le pays devait apporter des vêtements civils et un faux passeport en Allemagne, aussi près que possible de Kœnigstein. Le message se terminait sur cette question : « En quel jour et à quelle heure le général compte-t-il s'évader de la forteresse ? »

Giraud avait déjà noté le seul endroit du rempart par où il pourrait s'échapper. C'était un coin qui pouvait toutefois tomber sous le regard de la sentinelle. De cet endroit, il aurait encore à descendre une cinquantaine de mètres le long d'un mur épais et perpendiculaire. Il y avait deux appels à la ronde à Kœnigstein, à 8 heures du matin et à 8 heures du soir. La cellule du général donnait sur un sentier de patrouille, et un soldat y passait chaque quart d'heure. Giraud avait donc quinze minutes pour quitter la région avant d'être vu et douze heures pour fuir la région avant que son absence pût être remarquée. Ses amis en France pensaient qu'il projetterait de fuir la nuit. Mais Giraud répondit calmement : « Je quitterai Kœnigstein à 10 heures du matin, le 17 avril ».

Ils ne discutèrent pas les ordres du général. Rapidement, le 27 mars, une réponse vint de France : « Le guide vous attendra à 1 heure de l'après-midi le 17 avril, sur le pont de chemin de fer de Schandau, à 8 kilomètres de Kœnigstein ».

Il était impossible à Giraud de voyager de Kœnigstein à Schandau en plein jour, dans son uniforme français. Cependant, il avait un veston imperméable qui pouvait passer pour un vêtement civil et il avait aussi une paire de pantalons gris. D'autre part, ses amis lui avaient envoyé un chapeau tyrolien.

Le 17 avril, Giraud était prêt. Il sortit de leur cachette, sous le parquet, la corde et les gants. Puis il fit un paquet de ses vêtements, dans lequel il avait mis un rasoir, une carte de la région environnante et quelque nourriture.

Un peu avant 10 heures, il alla à la fenêtre. La patrouille passa. Ce jour-là elle était sous le commandement d'un sergent qui, le général le savait bien, était un enthousiaste amateur de photographie.

Le sergent salua. Giraud lui demanda : « Vous n'avez pas votre appareil aujourd'hui, sergent ? Ah ! c'est dommage ! Vous auriez pu prendre une excellente photo de moi. »

L'Allemand rit et s'éloigna. Un moment plus tard, le général enjambait la fenêtre et se dépêchait vers l'endroit qu'il avait choisi, dans le rempart.

Il attacha la corde à un créneau, la laissant tomber dans le vide, puis il mit ses gants. Gauchement, il glissa sa jambe raide par-dessus le parapet et commença à descendre le long de la corde. Il fit cette opération méthodiquement, pressant ses pieds et ses genoux contre le mur pour s'appuyer. En 1 minute et 48 secondes, il avait atteint la colline. Il marcha quelques mètres aussi rapidement que possible, puis il s'abrita dans un fourré et, à travers les branches, il guetta la citadelle. Il n'y avait pas de mouvement.

DÉGUISEMENT POUR LE VOYAGE

Ses gants, il le constatait maintenant, avaient été déchirés dans la descente, et ses mains étaient ensanglantées. Il ouvrit son paquet, sortit son rasoir et rasa sa moustache. Il mit ensuite son veston imperméable et le chapeau tyrolien. Puis il prit la route et se dirigea calmement vers la station de Schandau.

Arrivant au lieu du rendez-vous un peu plus tôt, à midi et demi, il s'assit sur le parapet du pont et prit son repas. A 1 heure exactement, un jeune homme apparut portant une valise. Il regarda Giraud, s'approcha de lui et dit : « Bonjour, Heinrich ».

« Bonjour, Francis », répondit Giraud.

Immédiatement le jeune homme s'arrêta. « Je suis à vos ordres, mon général », dit-il.

Durant les longs mois de préparation, tout avait été soigneusement préparé. Néanmoins, il y avait eu un petit accroc dès le commencement. Il avait été prévu que Giraud irait dans les bois situés près de Schandau et changerait ses vêtements contre ceux que Francis lui avait apportés. Mais le feuillage n'était pas encore assez épais et ne constituait pas un écran suffisant. Ainsi, toujours vêtu des vêtements avec lesquels il s'était évadé de la forteresse, le général alla avec son guide à la station et monta dans le train.

Giraud occupait un compartiment de seconde classe, qui était séparé d'un compartiment de première classe par une salle de toilette. Il entra dans celle-ci, s'y enferma et, quelques instants après, entra dans le compartiment de première classe vêtu comme un riche bourgeois, portant des lunettes fumées. Dans sa poche, il avait des papiers portant le nom d'un homme d'affaires allemand qui s'occupait de cuirs.

Le train roulait ; le crépuscule approchait. A Kœnigstein, l'on s'était aperçu de la disparition du général. Une description du fugitif fut donnée à la radio. La surveillance aux frontières fut redoublée, et une récompense de 100.000 marks fut offerte.

Mais les nazis firent des fautes. Ils décrivirent Giraud comme un homme grand de taille, portant de fortes moustaches et marchant en boitant.

Le général ne pouvait pas modifier son visage. Mais il n'avait plus de moustaches, et bien qu'il traînât un peu sa jambe blessée, il pouvait avec un grand effort rectifier sa marche pendant quelques minutes. Ainsi, chaque fois qu'il était nécessaire, il tendait ses nerfs et ses muscles et marchait normalement.

Une autre erreur allemande fut la supposition que Giraud essaierait de gagner la frontière suisse qui est très proche, et qu'en aucun cas il ne se dirigerait vers l'ouest. Cependant, le général et son compagnon avaient pris le train de Berlin.

Malgré toutes ces mesures, Giraud et le guide voyagèrent à travers l'Allemagne pendant sept jours, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, ne quittant jamais la gare de chemin de fer ou le train, dormant dans les salles d'attente ou les voitures, et ne se nourrissant que de ce que le général avait apporté avec lui de Kœnigstein, et Francis de France.

Leurs plans étaient constamment dérangés par la complète désorganisation du service ferroviaire allemand. Les trains s'arrêtaient de façon inattendue et n'allaient pas plus loin. Il n'était plus possible de faire les connexions nécessaires ; certains trains étaient supprimés sans préavis et ainsi de suite. Cependant, tous deux réussirent à ne pas trop s'écarter du plan original.

CHAUDE ALERTE

Le quatrième jour, ils atteignirent la frontière tchécoslovaque. Giraud était assis dans un coin du compartiment, lisant un journal,

(*Lire la suite en page 12*)

DE LA CECITE A LA LUMIERE...

Dean Sage, de Manhattan, a « trouvé » ses yeux après 22 ans de cécité... Elle a confié à la revue « Collier's » ses impressions de nouvelle venue au monde de la lumière, des formes et des couleurs — un monde tout à fait différent de celui que son imagination d'aveugle lui représentait et qu'elle trouve plein de richesses inappréciables et d'infinies nuances.

Je n'avais pas la moindre idée de ce qui s'appelle la vue. Cela ne me gênait nullement. Quand j'étais petite, je m'amusais comme les autres enfants, et lorsqu'on jouait à cache-cache, j'arrivais toujours à retrouver mes camarades, car j'avais un « flair » de vrai chien ! Je situais les personnes qui étaient près de moi grâce à leur respiration que je percevais facilement. Lorsque j'atteignis l'âge où les enfants vont en classe, mes parents m'envoyèrent à l'école municipale des aveugles, où on m'apprit à lire et à écrire suivant la méthode Braille. Lorsque je quittai l'école, je savais aussi taper à la machine.

Entre temps, je n'avais pas négligé mon « instruction ménagère », j'avais appris à tailler et à coudre mes robes, comme j'avais appris à faire la cuisine et... à danser !

C'est à l'âge de 13 ans que je me rendis compte de mon infirmité ; je me sentais différente des autres : il me manquait quelque chose. Je ne savais pas la signification du mot « aveugle », mais je supposais qu'il existait un cinquième sens qui ne m'avait pas été donné en naissant, il demeurait vague pour moi. Quoi qu'il en soit, je n'étais nullement préoccupée par mon état. Je me sentais tout à fait à l'aise.

Il y a un an, je fis part à un de mes amis d'une étrange sensation que je ne pouvais naturellement pas décrire, de quelque chose qui flottait pour ainsi dire autour de moi. Je pensais que j'avais fini, à force d'y penser, par acquérir une notion toute intellectuelle de la vue... et je m'en réjouissais.

Mais je demeurais intriguée, et ce qui me paraissait le plus singulier, c'est que lorsque je me tournais vers le soleil, je recevais une étrange sensation qui restait longtemps marquée dans mon souvenir.

« Ma cécité était due à un arrêt du développement de la rétine »

Les oculistes qu'on avait consultés au sujet de ma cécité l'avaient tous attribuée à un arrêt du développement de la rétine, mes yeux n'étaient donc atteints d'aucune lésion. Serait-ce que ma rétine reprenait son développement ? C'est la question que je me posais... Un oculiste qu'on avait été voir pour moi avait dit à mes parents : « Vous me la ramènerez dans quelques années. » J'avais alors quatre ans. Cet homme était-il un prophète ? Toutefois, dans mon cas, la période de développement qui correspond à l'adolescence n'avait pas joué, comme on pouvait s'y attendre. Ainsi le fait que j'ai « vu » subitement à l'âge de 22 ans demeure-t-il un mystère... ou un miracle... Bref, j'ai été revoir ce docteur pour lui raconter mes étranges sensations. Il me fit asseoir, alla me chercher de grosses lunettes et me les posa sur le nez... puis il me dit de « regarder ». Il tenait en main un petit carré de carton blanc sur lequel était tracé un grand « A ». « Hé ! hé ! m'écriais-je, je suis en train de voir comme tout le monde ! »

Mes impressions de nouvelle « voyante » ?



Eh bien, voici : tout d'abord, je fus très surprise, très surexcitée par ce qui venait de m'arriver. Le monde où je venais d'entrer me paraissait très bizarre... je me méfiais un peu de lui... Et puis je me sentis prise par un certain désespoir, une angoisse. Pour rentrer chez moi, j'ôtai mes lunettes... j'étais mieux ainsi dans mon monde d'aveugle. Mais arrivée chez moi, je remis mes verres devant les yeux et me tournai vers ma mère ; maman ignorait tout de mon aventure. En allant à la clinique du docteur, je n'espérais pas du tout, et elle encore moins, que je reviendrai les yeux ouverts... Oh ! l'indicible joie de ma mère !

Révélation devant un visage

Quant à moi, je fus entièrement surprise. Quoi ! ce visage « gargantuesque » était celui de maman ? Vivement, j'ôtai mes verres et je parcourus de mes mains ce visage. Oui, c'était bien celui que je touchais... je le reconnus... Alors je reculai, remettai mes « lentilles » et m'écriai : « Oui, oui, c'est bien toi, maman, c'est bien toi ! Oh ! que tu es belle et grande ! aussi grande qu'une grange ! » Oh ! je n'avais jamais vu une grange et n'avais aucune notion de ses dimensions, mais je me l'imaginais immense. Et comme c'était l'expression employée pour indiquer qu'une chose est énorme, alors...

Tout me semblait énorme autour de moi... Jusqu'ici, je n'avais jamais pu mesurer les grandeurs, je n'avais aucune notion de leur relativité.

Après ma guérison, quand, pour la première fois, on me servit à table, en remplissant mon assiette comme d'habitude, il me sembla que l'on m'offrait un repas à la Pantagruel. Je dus fermer les yeux et me comporter de nouveau comme une aveugle pour me rendre compte que je me trompais... Je ne reconnus pas d'ailleurs en la voyant la nourriture qu'on me servait. Il me fallut la goûter d'abord pour l'identifier.

Quand le sens de la perspective fait défaut

Je n'avais aucun sens de la perspective, de la hauteur, ni des distances. C'est ainsi qu'en voyant un escalier, je m'apprêtais à en monter les marches alors que j'étais à trois ou quatre mètres de la première dalle. En revanche, il m'arrivait souvent de cogner un objet que je croyais éloigné ; mais à part ces petites incommodités, que j'apprenais à éviter, ce nouveau don duquel j'ai été si soudainement gratifiée me permit d'acquérir beaucoup de nouvelles notions et de découvrir beaucoup de sens à la vie.

Je m'amusais à deviner les objets que je percevais. Je pus facilement reconnaître les autos dont je confondais le bruit lorsque j'étais aveugle, avec celui du vent. Je m'imaginais alors qu'une automobile c'était quelque chose de gigantesque, une sorte de cage où les hommes s'enferment et qui part à une folle allure.

Un des objets que je pus aussi reconnaître sans difficulté, ce fut le piano. Je le reconnus à son clavier. Mais il me fallut tourner le bouton de la radio pour savoir que cette grande boîte contenait de la musique et des voix humaines. Et quant à mon appareil Braille, j'avoue n'avoir pu l'identifier tout de suite !

On m'a demandé comment j'ai trouvé les gens en les voyant pour la première fois.

Eh bien, je les ai trouvés tous très différents les uns des autres. Je me figurais, étant aveugle, qu'ils se ressemblaient tous et que leurs traits, pareils à ceux des mannequins, étaient figés.

Mes yeux ouverts me permirent de me rendre compte de tout le parti que les hommes peuvent tirer de leur physionomie pour manifester leurs sentiments. Avez-vous jamais songé à ce qu'expriment des yeux qui brillent soudain et qui s'irisent ? Avez-vous jamais admiré les nuances qu'exprime un sourire ?

D'ailleurs, tenez, lorsque j'étais aveugle, je pensais que les êtres qui voient devaient être très froids et indifférents, car pour manifester leur affection, les aveugles ont l'habitude de s'enlacer ou de se prendre bras dessus, bras dessous...

Mais depuis que j'ai ouvert les yeux, je me rends compte que chez ceux qui voient, le sourire remplace toutes les caresses.

Encore une de mes surprises :

Je m'étais toujours représenté les hommes et les femmes comme se ressemblant, à quelque différence près, par le physique. Leurs visages que j'avais appris à reconnaître par le toucher me semblaient tellement semblables que j'aurais eu peine à concevoir que les femmes étaient tellement différentes des hommes...

« Devant mon miroir, je me farde.. »

Et puis me voici devant mon miroir. J'étais, bien entendu, extrêmement curieuse de savoir à qui je ressemblais.

On m'avait appris à me soigner et à me farder.

La première image que refléta le miroir me parut indifférente. Je la regardais avec une sorte d'objectivité tout à fait impersonnelle. Le seul sentiment que j'eus fut que je sentis ma curiosité tout à fait satisfaite et éteinte. Une petite déception cependant : parce que je ne ressemblais pas à ma mère, qui me paraissait très belle... Ma robe me sembla assez pimpante et je souris à moi-même... ce qui dissipa un peu mon ennui.

Certains m'ont demandé si avant d'ouvrir les yeux j'avais quelque notion de la lumière. Voici :

« J'ai vu la lumière telle que je me l'imaginais... »

Je me suis toujours représenté la lumière comme une musique éclatante avec parfois des trilles, des trilles, des trilles... Eh bien, la lumière ne m'a pas déçue : je l'ai vue telle que mon imagination d'aveugle me la montrait...

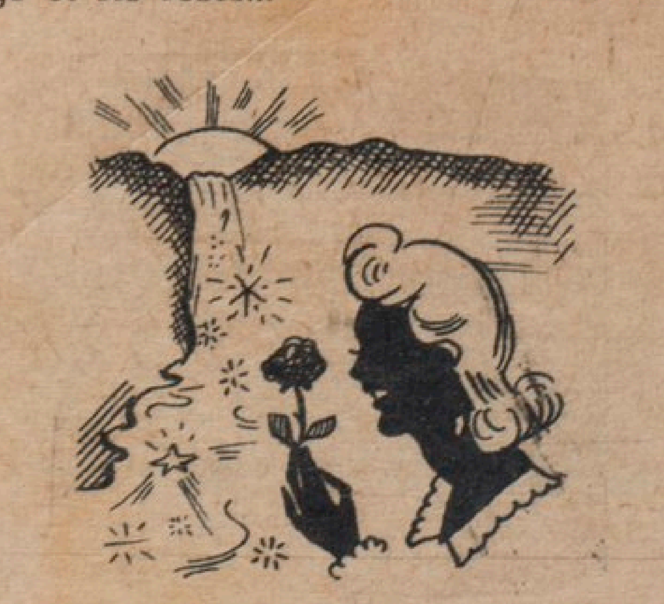
J'associais aussi l'idée de lumière avec l'eau des torrents tombant d'un rocher. Et la première fois que j'ai pu voir un cours d'eau miroitant au soleil avec des étincelles de diamant, je me suis souvenue de l'ancienne idée que je me faisais de la clarté, c'est-à-dire de la plus belle chose de la nature...

Quant aux couleurs, j'en avais une notion quasi exacte. Grâce à mon milieu et aux expressions courantes que l'on prononçait autour de moi, j'étais parvenue à identifier certaines de ces couleurs avec mes états d'âme.

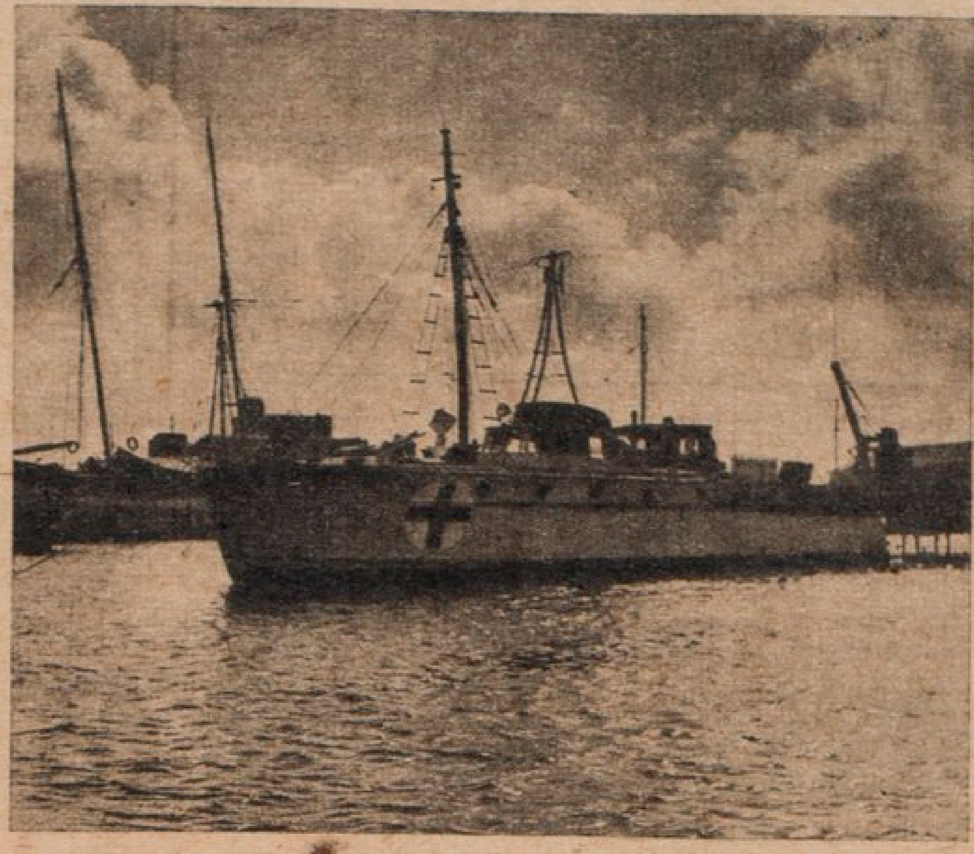
Le gris me semblait terne et déprimant, parce qu'on l'associait toujours avec les jours de pluie ; le bleu, par contre, réchauffant, parce qu'un jour où le soleil rayonnait et qu'il faisait beau, quelqu'un avait dit que le ciel était tout bleu. Et j'avais entendu que le printemps était vert. Je me suis éprise de sa couleur qui me semblait être celle de l'espérance et du réveil animal.

Que dire du jaune ? Le jaune n'est-il pas la couleur des feuilles d'automne ? Aussi l'associais-je avec l'idée de mélancolie et celle de la mort.

Mais laissez-moi pour terminer vous parler de la couleur qui me semble la plus admirable : le rouge. Le rouge qui est la couleur des roses et que je confondais avec elles. Ah ! quelle fut ma joie le jour où j'ai vu pour la première fois des roses ! J'ai pu constater que j'avais raison de confondre le rouge et les roses...



DES MARINS ITALIENS DEBARQUENT A CHYPRE...

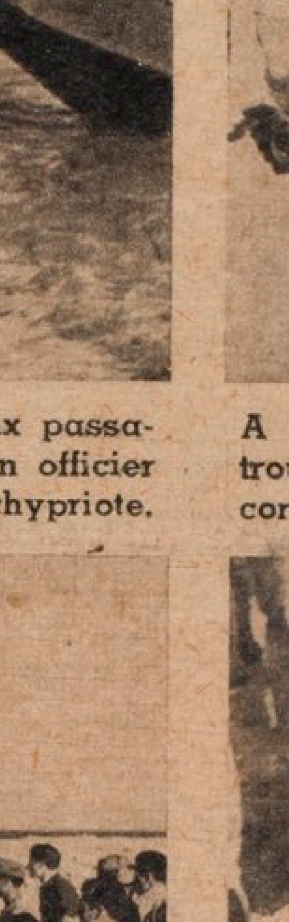


Ce sont ceux des quelques unités navales qui se sont rendues aux Alliés. Voici un navire ancré près de l'île où nombre de marins ont été débarqués



Des chalands ont été envoyés aux abords des navires pour permettre aux marins italiens d'accoster. Un officier britannique les amène à bon port.





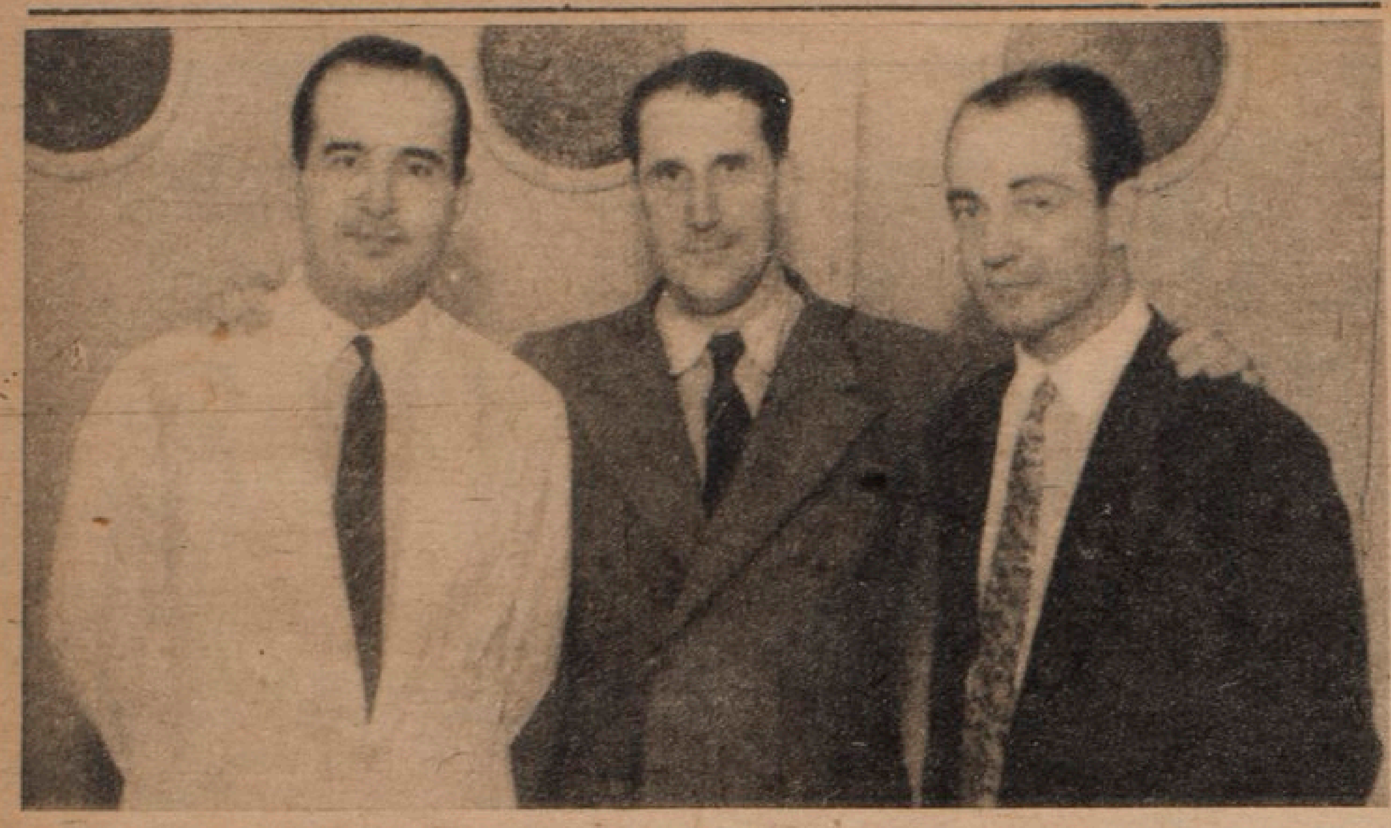
Une échelle est dressée pour permettre aux passagers du chaland de mettre pied à terre. Un officier italien est le premier à fouler le sol chypriote.

A peine débarqués, officiers et marins italiens trouvent parmi les officiers britanniques un accueil cordial. Sur leurs visages s'étale un large sourire...

Les autres membres de l'équipage, officiers et marins, suivent. Les voici sur le rivage de l'île en compagnie d'officiers anglais qui leur servent de guides.



...et ils n'ont qu'une idée : c'est de se presser autour de la cantine où diverses victuailles et des rafraîchissements leur sont abondamment servis.



L'inauguration de la nouvelle salle d'hiver du Ciné Opéra eut lieu samedi dernier au milieu d'une grande affluence. Notre photo, prise au cours de cette brillante soirée, représente MM. Moustapha et Mohamed Gaafar, propriétaires du Ciné, entourant M. Mustacchi, l'architecte alexandrin bien connu à qui revient le mérite d'avoir transformé le cinéma d'été en une luxueuse salle d'hiver.

GIRAUD RACONTE SON... (SUITE)

quand il entendit une certaine agitation dans le couloir. Il attendit. Trois hommes de la Gestapo étaient en train d'examiner les papiers de tous les passagers masculins, leur demandant de se lever pour mesurer leur taille.

« Je suis celui qu'ils recherchent », pensa le général. Cette fois-ci, il était réellement perdu. Aucune fuite ne paraissait possible. Le train filait à toute allure. Dans dix minutes, les policiers seraient dans son compartiment.

Lui faisant face, était assis un jeune officier allemand, qui portait sur son uniforme plusieurs décorations et l'insigne de l'Afrika Korps. Manifestement, c'était un des soldats de Rommel en permission. Le général le regarda affectueusement, à la manière d'un bon Allemand, fier de se trouver vis-à-vis d'un héros.

— Je vois, dit-il, que vous appartenez à notre glorieux Afrika Korps. Je connais bien l'Afrique ; mon travail m'y a souvent amené là-bas.

Il se lança dans une apologie de la tactique du commandant allemand. Le jeune lieutenant était ravi. Il répondit chaleureusement. En dix minutes, c'étaient des amis.

Les agents de la Gestapo entrèrent dans le compartiment. Giraud leva la tête, comme s'il avait été ennuyé d'avoir été interrompu. Les policiers hésitèrent un moment, remarquèrent les décorations de l'officier, puis sortirent.

Le jeune lieutenant n'a jamais compris pourquoi le négociant à lunettes, apparemment écrasé par la fatigue, avait laissé la conversation si vite tomber.

Ainsi, porté sur le tapis magique de la chance, Giraud traversa l'Alsace et entra en France occupée. L'ancien état des frontières avait entièrement disparu dans les territoires occupés par l'Allemagne. Il était maintenant possible de voyager sans papiers spéciaux d'Allemagne en Hollande, en Belgique, en Tchécoslovaquie et en France occupée. La difficulté consistait à sortir de la zone occupée.

Le général arriva à Chalon-sur-Saône. Quelques Français s'étaient déjà offerts à lui faciliter le passage en zone non occupée, quand il apprit que, à la frontière militaire, les Allemands retenaient tout homme de plus d'un mètre 80. Cette fois, il n'y avait rien à faire. Giraud rebroussa froidement chemin et retourna en Allemagne.

De là, il se dirigea vers la frontière suisse. Il ne pouvait pas cependant franchir cette frontière par train ou par la route ordinaire. Il devait le faire comme un hors-la-loi.

Lui, Francis, et un ami montagnard français, s'engagèrent dans les montagnes. Leur guide leur laissa une cabine près de la frontière où, pendant huit heures, Giraud et Francis se tinrent cachés, tandis que des patrouilles allemandes passaient constamment.

A la tombée de la nuit, deux gardes nazis qui étaient allés se restaurer pendant quelques minutes leur fournirent une occasion propice. Giraud et ses compagnons profitèrent de l'occasion et se dépêchèrent vers la route. Après deux heures de marche épuisante pour le général, ils étaient en Suisse, harassés mais saufs.

Suivant les plans préparés par ses amis, Giraud devait arriver en France au pont de Bellegarde, le 24 avril à midi, exactement sept jours après leur départ de Kœnigstein.

Ce matin, le colonel de G et le commandant L attendaient pleins d'angoisse près de l'endroit fixé.

A midi, une auto passa rapidement à travers la frontière et dépassa le dernier poste sans s'arrêter. Le général Giraud sortit de la voiture, enleva son chapeau et tendit les mains aux deux hommes qui se tenaient devant lui, en proie à la plus vive émotion.

— Bonjour, messieurs, dit-il.

LA COLÈRE ALLEMANDE

La fuite du général avait causé une grande fureur en Allemagne. Laval avait été rappelé au gouvernement. Giraud fut convoqué à Vichy pour voir Pétain.

— Je suis heureux de vous voir, Giraud, dit le maréchal, mais je voudrais que vous ayez un entretien avec Laval.

Sur ces entrefaites, Laval entra.

— Ce que vous avez fait est impardonnable, mon général, lui dit-il. Votre évasion a réduit à néant tous mes efforts pour arriver à un plan de collaboration avec le Reich profitable au pays. Vous devez retourner à Kœnigstein.

Giraud le regarda avec stupéfaction. Ces gens de Vichy étaient-ils tous fous ? Giraud salua le maréchal et quitta la chambre. A trois nouvelles reprises il fut convoqué par Vichy.

Finalement, Laval lui dit : « Si vous acceptez de rencontrer l'ambassadeur allemand, Otto Abetz, en zone occupée, la crise pourrait peut-être être résolue. »

Giraud reçut la garantie qu'il reviendrait en zone libre. En fait, le général préférait encore traiter directement de la question avec les Allemands plutôt qu'avec des traîtres français. Il quitta Vichy en auto avec Laval et Darlan. Ils traversèrent la ligne de démarcation et arrivèrent à Moulins, où la réunion eut lieu dans une petite chambre de la vieille mairie provinciale. Giraud était assis entre Laval et Darlan. Tous trois étaient silencieux et moroses. En face d'eux étaient assis Otto Abetz et un général allemand qui avait laissé un de ses bras quelque part en Ukraine.

— Votre fuite est une scandaleuse et déplorable affaire, dit Abetz. Dans l'intérêt de la collaboration future franco-allemande, vous devrez retourner à Kœnigstein. Si vous le faites, nous libérerons 50.000 prisonniers français et peut-être davantage.

— Quelle garantie me donnez-vous que cette promesse sera tenue si je retourne ?

— La parole de l'Allemagne, répondit Abetz.

— Je crains fort de n'avoir aucune confiance en elle, rétorqua Giraud.

Abetz blêmit.

— Je ne pense pas que nous ayons autre chose à nous dire. Vous méprisez les intérêts de votre pays, mon général.

Il hésita pendant un moment. Allait-il faire arrêter Giraud par ses soldats ?

Le général le regarda dans les yeux, devinant ses pensées ; mais Abetz n'osa pas aller aussi loin. Il serra la main à Laval et à Darlan et fit à Giraud le salut nazi. Mais quelque chose d'imprévu se produisit alors. Le général invalide qui avait accompagné Abetz tendit sa seule main au général français, comme pour signifier qu'il était honteux de l'attitude du diplomate nazi.

Cet incident signifiait pour Giraud une rupture complète avec Vichy. Dès ce jour-là, le général resta à Lyon avec sa famille et ses amis, sous une étroite surveillance de la police secrète de Laval. Il ne cessa pas cependant d'entretenir des relations avec les Français dirigeant la résistance souterraine. Une autre évasion se préparait : celle qui devait le mener au début de novembre 1942, à bord d'un sous-marin britannique, en Afrique du Nord. On connaît les circonstances dans lesquelles elle eut lieu. Au moment où le submersible allait immerger, le général jeta un dernier regard à la terre de France, et dit d'une voix émue :

« Bonne chance, France ! Je reviendrai bientôt... »

HERRIOT DE FRANCE (SUITE)

Aux deux extrémités de la rue qui court le long du parc, deux villas sans prétention hébergeaient le président du Sénat et le président de la Chambre. La maison de M. Jeanneney faisait exactement face au quartier général du Mouvement de la Jeunesse Vichyste, de sorte que, ironiquement, le président du Sénat était réveillé chaque matin par le chant rituel : « Maréchal, nous voilà ! »

Quand j'arrivais, au début d'août, pour prendre contact avec mes collègues et camarades — qu'une élémentaire prudence m'interdit de citer — Laval venait de franchir le Rubicon. Il n'était plus seulement un collaborateur, mais un simple valet de Hitler, l'exécuteur de ses viles œuvres. La « relève » faisait ses débuts.

Chacun de nous sentait que c'était le début d'une crise terrible. Nous savions que le peuple français résisterait inévitablement. Ceux parmi nous qui avaient encore accès à Vichy essayaient de le dire. Ils revenaient découragés. Ils n'avaient pas été capables de rencontrer le maréchal ; et Laval, craignant leur mépris, avait refusé de les recevoir.

En ce matin du 20 août, comme nous discutions, Herriot et moi, ces développements dans sa petite villa, notre conversation tomba finalement sur les Etats-Unis.

UN DEVOIR SACRE

Ma propre situation était devenue de plus en plus critique. Mon fils avait été une fois de plus dénoncé aux tribunaux comme un patriote. Il était certain d'être condamné. Devais-je l'attendre ? Ou aurais-je le temps d'essayer de joindre la France Combattante ? Je consultais le Président. Sa réponse fut positive.

« La question ne se pose pas, prononça-t-il lentement. Votre devoir, le devoir de nous tous, est de demeurer en France jusqu'au dernier moment possible... Mais, évidemment, vous avez presque atteint cette limite. Si, par chance, vous arrivez aux Etats-Unis un jour, dites aux Américains que j'ai reçu tous leurs appels à me rendre dans leur pays. Dites-leur que je suis touché au fond de mon cœur de l'amitié du peuple des Etats-Unis. Mais dites-leur aussi pourquoi, sans le moindre trouble de conscience, sûr de mon devoir, j'ai décidé de ne pas accepter. En vertu des termes du vote de l'Assemblée Nationale du 10 juillet 1940, les Chambres françaises fonctionnent toujours. M. Jeanneney et moi, en tant que présidents des deux assemblées, représentons la Constitution. C'est autour de nous que, tôt ou tard, la représentation légale du pays doit inévitablement se grouper. Notre devoir est de demeurer à nos postes pour défendre les droits du Parlement, qui sont les droits de la nation, et cela est une ligne de conduite dont je ne me départirai jamais. »

HONNEUR A HERRIOT !

Je suis en mesure de témoigner que le président Herriot, avec une fermeté et une sérénité toujours égales, a tenu sa parole. Refusant d'être mêlé à la moindre agitation, de prendre part à la plus petite intrigue, il a été absolument réservé dans son attitude vis-à-vis des autorités occupantes. Il ne brisa son silence qu'une seule fois, pour élever une protestation solennelle, quand Laval, jouant sa dernière carte, a dissout arbitrairement les bureaux des deux Chambres.

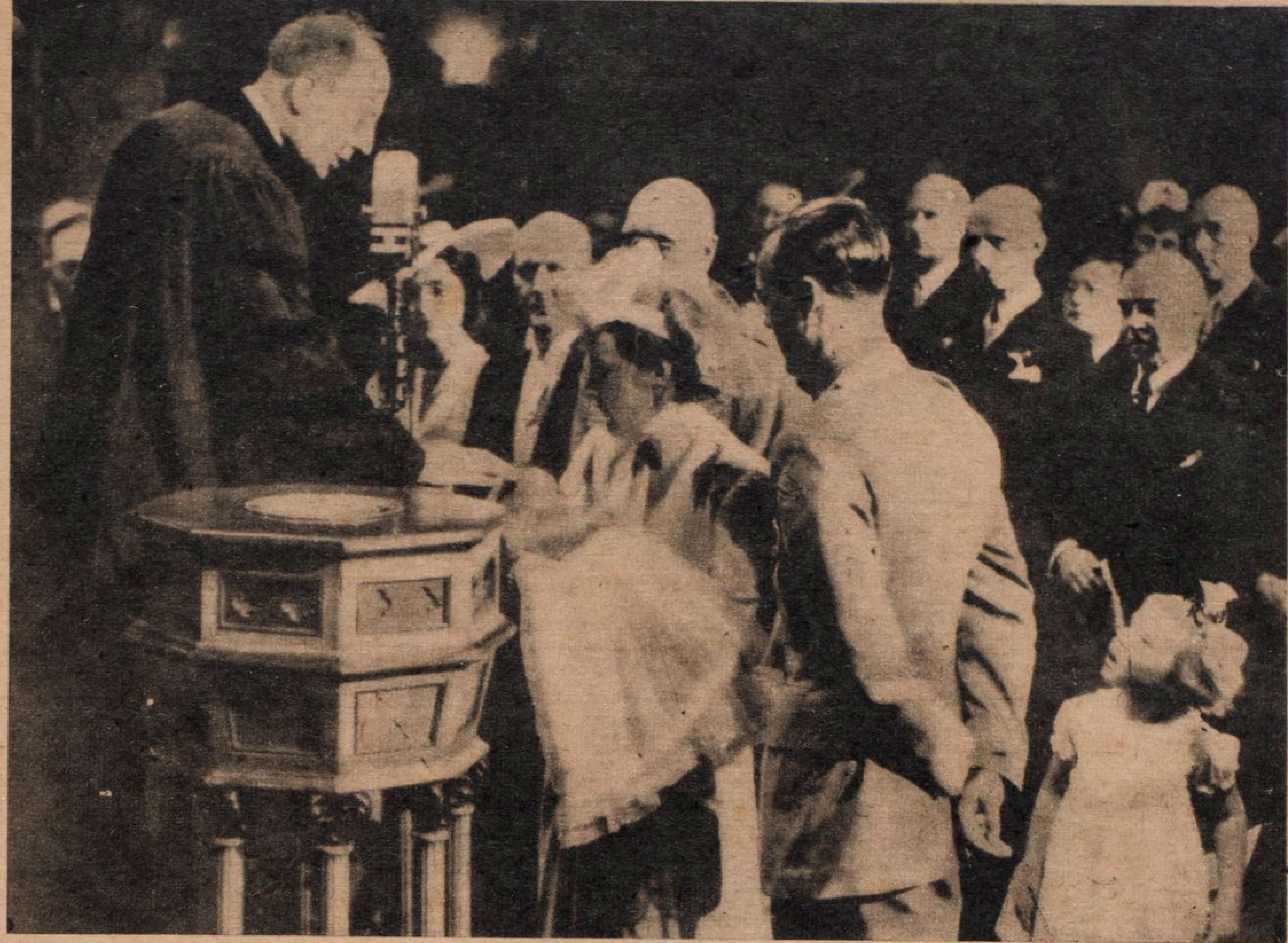
Ce fut le 25 août que j'appris cette décision brutale et maladroite de Laval. MM. Jeanneney et Herriot envoyèrent au maréchal Pétain une lettre de protestation calme, noble, mais indignée. Cette lettre a paru dans la presse anglo-saxonne, mais je pourrais mentionner ici un détail qui n'a peut-être pas été remarqué. Elle n'a pas débuté par la formule de salutation habituelle. Je fis cette remarque au président Herriot.

« Cela fut intentionnel, m'expliqua-t-il Vous savez que M. Jeanneney et moi avons toujours porté une attention particulière à la courtoisie — même avec les gens de Vichy. Mais cette fois-là ! L'ordre de la dissolution portait la signature du maréchal. Cependant Pétain, qui auparavant, quand il m'écrivait, avait toujours signé : « Très fidèlement vôtre », n'avait pas eu le courage de nous informer directement de sa décision. Nos premières informations vinrent de la presse. C'est pourquoi, lorsque nous lui fîmes parvenir notre lettre de protestation, nous ne lui adressâmes, pour notre part, aucune salutation. »

Le 30 août, un peu avant midi, dans les salons modestes de l'Hôtel Richelieu, le président Herriot fit ses adieux au personnel de la Chambre des Députés, au secrétaire général, aux fidèles secrétaires qui, refusant de retourner à Paris, l'avaient suivi dans l'exil. La scène était intensément émouvante. Le Président avait eu pour chacun un mot sorti du fond du cœur. Tous les yeux étaient humides... Et moi qui si souvent m'étais trouvé en opposition avec le Président à la tribune de la Chambre, je me tenais là dans un coin, complètement bouleversé.

« Dieu sait quand nous nous reverrons l'un l'autre. »

« Avant longtemps, j'espère, dans un Paris enfin libre ! »



BAPTÊME PRINCIER

La princesse Marguerite Francisca, troisième fille du prince Bernhardt de Lippe et de la princesse Juliana, a été baptisée à l'église presbytérienne de Saint-André, à Ottawa (Canada). Une vue de la cérémonie : la princesse Juliana, son enfant dans les bras, tend le front de celle-ci à la bénédiction du prêtre. Vu de dos : le prince Bernhardt. Derrière : la jeune princesse Béatrice cherche à suivre les détails de la cérémonie.

« Quand » le Japon

ATTAQUERA-T-IL L'U.R.S.S. ?

Des observateurs de Washington ont déclaré cette semaine que la Russie soviétique permettra peut-être aux Alliés, dans un avenir proche, d'attaquer le Japon par les airs à partir des bases sibériennes.

On ne doit pas attacher beaucoup d'importance à cette déclaration. Sans aller jusqu'à adopter le ton optimiste de ces observateurs, soulignons que la décision finale au sujet de l'avenir des relations russo-japonaises doit être prise à la conférence qui doit réunir M. Churchill, le président Roosevelt et le maréchal Staline.



Carte montrant les frontières communes de la Russie et du Japon. Celui-ci se décidera-t-il un jour à attaquer son redoutable voisin ?

A la mi-juin 1941, lorsque Hitler lança ses armées contre l'U.R.S.S., on s'attendait généralement à une attaque brusque de la part du Japon contre les frontières de la Sibérie. Mais cette attaque ne vint pas. Au mois d'octobre 1942, alors que la bataille de Stalingrad atteignait son point culminant, plusieurs experts déclarèrent qu'une crise allait éclater en Extrême-Orient. Cette prédiction ne se réalisa pas non plus.

Pourtant — et c'est là une vérité évidente — l'éventualité d'un conflit russo-japonais n'a jamais fait l'objet du moindre doute dans les cercles japonais informés. Un des hommes qui ont étudié à fond le problème extrême-oriental, E. Uehara, publia un ouvrage intitulé : « Le Japon attaquera-t-il l'U.R.S.S. ? » Les raisons qu'il donna en faveur de la nécessité d'une telle agression lui paraissaient si fortes qu'il conclut ainsi son ouvrage : « La guerre avec la Russie dépasse le cadre de la simple théorie. C'est une question de vie ou de mort pour l'Empire japonais ».

Dans son célèbre « Plan d'une politique positive en Mandchourie », le général Tanaka — qui fut premier ministre japonais en 1927 — était arrivé à la même conclusion.

On pourrait se demander : « Pourquoi le Japon a-t-il « retardé » son attaque contre l'U.R.S.S. ? »

En forme

Conversation enregistrée durant la dernière rencontre du général Montgomery avec M. Churchill :

— Je ne bois jamais, je ne fume pas et je me couche très tôt. Ce qui fait que je suis toujours 100 pour cent en forme, déclara le victorieux commandant de la VIIIe Armée au chef du gouvernement.

— Je fume tout le temps, je bois volontiers et je me couche très tard. Et je suis toujours 200 pour cent en forme, répondit Churchill en tirant une grosse bouffée de son cigare.

(Liberty Magazine)

Ce retard est dû surtout à la nécessité pour le Japon d'occuper entièrement les régions de Tché-Kiang et de Kiang-Si. Une agression contre la Russie serait, autrement, dangereuse. Les régions de Tché-Kiang et de Kiang-Si — où se déroule la grande bataille de Chine — sont encore assez rapprochées de l'archipel japonais pour permettre aux bombardiers lourds alliés d'effectuer des raids dévastateurs contre les cités nippones. C'est ce que le Japon craint le plus à l'heure actuelle. Une agression dirigée contre l'U.R.S.S. mettrait l'Empire du Soleil Levant dans l'obligation de combattre sur deux fronts aériens importants. Il est donc indispensable, avant de se tourner vers la Russie soviétique, d'enrayer d'abord définitivement la menace que représentent ces bases anglo-sino-américaines. Et c'est à quoi tendent les efforts des Japonais en Chine.

Il ne faut pas oublier que depuis Pearl Harbour le Japon a suivi une seule politique : celle d'occuper par la force toutes les bases navales et surtout « aériennes » constituant un danger pour lui.

SOLUTIONS

NEUF SOLDATS, UN GENERAL

Voici comment se présentent les cinq escouades de l'armée de Mégalomanie. Il y a, en effet, comme les traits l'indiquent, cinq rangées de quatre soldats, dont un général, et la Mégalomanie sera vaillamment défendue.

(L'histoire ne dit pas le mouvement savant qu'exécutent les hommes, au commandement : « A droite par quatre ».)

MOTS HISTORIQUES

1. *Vespasien* — 2. *Danton* — 3. *Galilée* — 4. *Caïus Marcus* — 5. *Aristote* — 6. *Napoléon* — 7. *Pompée* — 8. *Charles-Quint.*

PHOTOS-DEVINETTES

1. « *La guerre des valses* » — 2. « *Coiffeur pour Dames* » — 3. « *Le fils improvisé* » — 4. « *Le père prématuré* ».

SLOGANS

A la suite de l'entrée en guerre de l'Italie, un « slogan » mussolinien couvrit les murs des villes italiennes, célébrant l'alliance militaire germano-italienne par les mots suivants : « Due popoli — una guerra ! » (Deux peuples — une guerre !)

Aujourd'hui, dans les cafés de Bari ou de Palerme, les Italiens échangent entre eux ce slogan en guise de parodie : « Una guerra — due sconfitte » (Une guerre — deux défaites).

Rappelons à ce propos que le slogan nazi qui faisait fureur en Allemagne avant la guerre : « La Force par la Joie », a été remplacé dans les usines de guerre — sur l'ordre du Dr Gœbbels — par l'affiche suivante : « Kraft durch Hass » (La force qui vient de la Haine).

Est-il besoin de dire que, malgré cette haine allemande, les Alliés poursuivront la série de leurs victoires et ne s'en porteront pas plus mal ?

DELASSONS-NOUS...

NEUF SOLDATS, UN GENERAL

Un récent décret du Parlement de l'Etat de Mégalomanie vient de porter l'effectif de l'armée nationale, de trois escouades... à *cinq* escouades de quatre hommes.

Mais lorsque le général réunit l'armée sur le terrain d'exercice, il s'aperçut qu'il n'avait, en tout et pour tout,



que... neuf soldats à l'allure martiale. Comme il avait été, bien entendu, nommé général à cause de sa grande expérience et de sa manière bien personnelle de saluer de la main gauche, il ne s'embarrassa pas pour si peu et, en deux temps trois mouvements, il avait organisé son armée en observant rigoureusement le décret du Parlement. Notons, cependant, qu'il n'avait pas hésité à reprendre place dans le rang, en qualité de simple soldat ; et, pourtant, il marchait en tête !

De quelle façon l'astucieux général a-t-il bien pu disposer ses neuf hommes et lui-même, pour que l'armée de Mégalomanie soit bien répartie en cinq escouades de quatre hommes ?

LES ODEURS SUR LA BALANCE

Qui eût songé que le parfum des fleurs était une marchandise que l'on arriverait à peser ! La chose est à peine [croy]able. Cette unité de poids... C'est pourtant le résultat auquel viennent d'aboutir les recherches de nos savants.

Par un procédé délicat, ils sont arrivés à mesurer exactement le dégagement de parfum de certaines corolles.

C'est ainsi que la rose, par exemple, perd, en parfum pur, plusieurs milligrammes de son poids par pétale et par vingt-quatre heures.

Le jasmin, l'un des plus généreux entre tous, abandonne à l'air qu'il embaume 10 milligrammes par gramme de pétale. Ainsi, cette fleur prodigue perd un centième de son poids par jour, sous forme de parfum.

Mais cette constatation, loin de les révolter, inspirera peut-être encore les poètes. Cette fleur qui maigrit et meurt uniquement pour répandre son haleine parfumée...

SAGESSE

Il y a deux sortes de mécontents sur terre : ceux qui travaillent et ceux qui se tournent les pouces. Les premiers obtiennent ce qu'ils veulent et les seconds perdent ce qu'ils ont.

●

Un optimiste est un homme qui fait d'une barrière une porte cochère.

DE QUI SONT CES MOTS HISTORIQUES ?

1. — Un empereur doit mourir debout.
2. — De l'audace, encore de l'audace.
3. — Et pourtant... Elle tourne...
4. — Le bruit des armes m'a empêché d'entendre la loi.
5. — J'aime Platon, mais je lui préfère la vérité.
6. — Il faut vouloir vivre et savoir mourir.
7. — Le soleil levant a plus d'admirateurs que le soleil couchant.
8. — La fortune n'aime pas le vieillard.

RIONS

— Y a-t-il des élèves qui sont meilleurs que toi, Toto, dans ta classe ?

— Oh ! oui, papa. Il y en a un qui est épatant. Il fait remuer ses oreilles toutes seules.

●

Un vieux monsieur s'approche d'un groupe d'enfants assis autour d'un petit chien.

— Que faites-vous là, mes enfants ? demande-t-il.

— C'est un concours, répond l'un d'eux. Celui d'entre nous qui dira le plus gros mensonge gagnera le chien !...

— C'est très vilain ! s'écrie le vieux monsieur. Quand j'avais votre âge, jamais je ne disais de mensonge...

Il fut interrompu par une voix qui disait :

— Donne-lui le chien, Julot, il a gagné !

●

Fin de lettre.

« ...Nous allons tous très bien, mon cher petit papa ; bébé a beaucoup grossi, ses cheveux poussent et il devient très intelligent.

« Espérant qu'il en est de même pour toi, je t'embrasse bien fort.

Jeannette ».

Le langage des fleurs

On sait qu'il existe un langage des fleurs, et que des messages peuvent être adressés d'une personne à une autre par un certain choix de certaines fleurs. Tous ces messages sont d'ordre sentimental et sont réservés aux amoureux.

Toutefois, comme certaines fleurs ne poussent que dans certaines régions, il peut y avoir quelque confusion dans leur interprétation. Mais nous donnons ici ce que nous croyons être le langage courant généralement admis par tous ceux pour qui il a un sens.

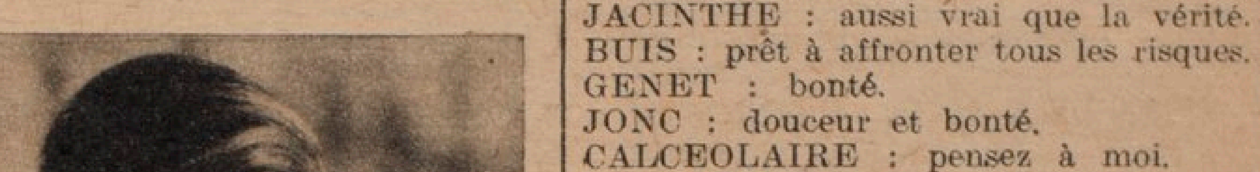
Voici donc pour eux quelques indications qui leur seront précieuses et grâce auxquelles ils pourront employer ce code charmant plus éloquent que les déclarations les plus enflammées.

ANEMONE : délicatesse et douceur.
FEUILLES DE FRENE : grandes pensées.
AZALEE : fidélité jusqu'à la mort.
BOUTONS D'OR : félicité.
FEUILLES DE LAURIER : je demeure ferme jusqu'au bout.
FEUILLES DE HETRE : succès.
BEGONIA: les choses n'avancent pas.
BELLADONE : vous avez monté tout le monde contre moi.
JACINTHE : aussi vrai que la vérité.
BUIS : prêt à affronter tous les risques.
GENET : bonté.
JONC : douceur et bonté.
CALCEOLAIRE : pensez à moi.
CAMELIA : vous êtes charmante.
THLASPI : peu vous importe.
VIOLETTE MARINE : j'accepte.
ŒILLETS ROUGES : je suis si malheureux.
ŒILLETS BLANCS : vous n'avez pas de cœur.
ŒILLETS JAUNES : vous êtes dédaigneuse.
FLEUR DE CERISIER : vos pensées sont nobles.
REINE-MARGUERITE : je crois en vous.
CHRYSANTHEMES (bronzé ou rouge) : je vous aime.
CHRYSANTHEME (blanc) : vous êtes fidèle.
CHRYSANTHEME (jaune): vous vous jouez de mon amour.

(LES SOLUTIONS EN PAGE 15)









PHÔTOS-DEVINETTES

Ces scènes sont extraites de divers films de Fernand Gravey. Pouvez-vous dire leur titre ?
1. — Ce film relate les amours d'un célèbre musicien viennois (Ce n'est pas « La grande valse »). 2. — Une de ses comédies les plus réussies. 3. — C'est toujours Fernand Gravey qui se fourre le doigt dans le nez sous le regard réprobateur de sa... nourrice. 4. — C'est encore Fernand Gravey dans une « composition ». (Dans ce film, il jouait un double rôle : celui du père et celui du fils).

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)